

30
Huitième année, N° 47

Bibliothèque de l'Université
de Louvain — Philosophie

10 FEVR 1929
Publication hebdomadaire
Un an : 47,50 frs ; six mois : 25 frs
Le numéro : 2,00 frs

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!

FONDÉE LE 25 MARS 1921
sous les auspices de
Son Eminence le Cardinal **MERCIER**

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

Sommaire du vendredi 15 février 1929

Notre-Dame de Paris
Réception sans fil des messages télégraphiques
La Méditerranée
La conversion de don Juan
L'Inquisition
L'Autriche se tournera-t-elle vers le nord?

André Bellessort
J. Tillieux
Pierre Termier
Albert Fasbender
José Vincent
Friedrich von Minkus

Les Idées et les faits : Chronique des idées : Le grand événement, Mgr J. Schrygels.
Mexique. — Grèce.

Bruxelles : 11, boulevard Bischoffsheim

Tél. : 220,50. Compte chèque postal : 489,16.

CRÉDIT ANVERSOIS

SOCIÉTÉ ANONYME

SOCIÉTÉ ANONYME

SIÈGES :

ANVERS : 36, Courte rue de l'Hôpital

BRUXELLES : 30, Avenue des Arts

175 Succursales et Agences en Belgique

FILIALES :

à PARIS

20, rue de la Paix

à LUXEMBOURG

55, boulevard Royal

BANQUE - BOURSE - CHANGE

Règle Autonome de "PATRIA"

(Société coopérative)

23, rue du Marais, BRUXELLES

Téléphones :
N^{os} 234.00-151.21

Brux :
de 9 h. à 12 h. et de 14 h. à 18 h.

THÉÂTRE PATRIA

700 Places assises

Scène spacieuse avec grand choix de décors nouveaux

Salle des Conférences (SALLE BLANCHE)

1^{er} étage. Accès facile et indépendant

Estrade et installation pour projections lumineuses. 225 fauteuils

Locaux spacieux et confortables

pourvus de tous les perfectionnements
d'installation, de chauffage et d'éclairage,
pour assemblées, représentations théâtrales,
concerts, réunions, fêtes de famille, etc.

La Règle autonome de Patria se charge du service de location
des places, impression des cartes et programmes, affiches, etc., ainsi
que de la décoration et de l'ornementation florale. Publicité.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE BELGIQUE

Société anonyme fondée par arrêté royal du 28 août 1822

3, Montagne du Parc BRUXELLES

FONDS SOCIAL

Capital . . . fr. 400 000 000.—

Réserves . . . fr. 504 657 742.94

Total . . . fr. 904 657 742.94

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Le service d'agence de la Société Générale de Belgique est assuré en
province par ses banques patronnées et leurs agences dans plus de
375 villes et localités importantes de pays.

Algemeene Bankvereniging en Volksbank van Leuven

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : Rue de la Monnaie, 9, LOUVAIN

Capital : 200.000.000 francs

Toutes opérations de banque, de bourse et de change

La revue catholique des idées et des faits

« Notre-Dame de Paris »
Réception sans fil des messages télégraphiques
La Méditerranée
La conversion de don Juan
L'Inquisition
L'Autriche se tournera-t-elle vers le Nord ?

André Bellessort
J. Tillieux
Pierre Termier
Albert Fasbender
José Vincent
Friedrich von Minkus

Les idées et les faits : Chronique des idées : Le grand événement, Mgr J. Schyrgens. — Mexique. — Grèce.

♦ Le coup de tonnerre de l'événement romain n'a pas fini d'ébranler le monde. Quelle surprise! Et comme la fête du Saint-Père en reçut un magnifique éclat! De tous les points du monde se sont élevés des actions de grâces enthousiastes et des prières ferventes. D'innombrables Te Deum ont remercié Dieu et avec plus d'ardeur que jamais les catholiques de toutes races et de toutes conditions ont supplié l'Esprit-Saint de continuer son assistance et sa protection à Celui qui représente ici-bas le Roi des Rois et le Seigneur des Seigneurs.

La question romaine résolue! Qui eût pu le rêver? Certes on en parlait beaucoup depuis quelques années, mais ceux qui croyaient « savoir », ceux qui connaissaient le problème et ses difficultés insurmontables croyaient bien ne pas se tromper en affirmant qu'on était plus loin que jamais de la solution. Tous les libéraux, les parlementaires, les démocrates de toutes langues et de toutes tribus étaient convaincus qu'un arrangement entre le Vatican et le Quirinal, entre la Papauté et l'Italie était radicalement impossible. Traiter avec le fascisme! Avoir l'air de sanctionner un régime aussi réactionnaire où la liberté n'est plus qu'un vain mot, où la discussion publique est supprimée et où la presse est censurée? Et voilà que le problème qu'aucun gouvernement parlementaire n'avait pu résoudre, Mussolini l'a mené à bonne fin et dans le plus grand secret! Ni discussions parlementaires, ni palabres sur la place publique, mais de longues négociations (200 séances!) sans que personne ne se doutât de rien. Ah! si on avait traité tous les problèmes d'après-guerre de cette magistrale façon!

Mussolini! Que de fois avons-nous éprouvé que les faits et gestes du dictateur italien exaspèrent bien plus les fidèles de la démocratie politique que les crimes de Lénine et de Trotsky! En Bolchévisme, c'est la barbarie et c'est l'enfer, alors voilà! Mais qu'un homme fasse de l'ordre, de la prospérité, du bonheur civique et de la grandeur nationale avec de l'antilibéralisme et de l'antidémocratie, que la réaction réussisse là où le Progrès démocratique échoua, voilà qui met hors d'eux-mêmes les tenants de la souveraineté populaire et tous ceux qui croient encore aux bienfaits des discours et aux vertus du régime électif.

Décidément la guerre aura été mortelle pour la démocratie politique. L'étoile italienne monte, monte sans cesse depuis sept ans, depuis qu'un homme de génie a obtenu de son pays qu'il tournât résolument le dos aux immortels principes de 89. Et la France victorieuse, hier encore la fille aimée de l'Eglise, n'a su que compromettre les résultats d'une victoire si chèrement acquise pourtant. Ah! si la France s'était débarrassée du régime qui faillit la livrer au retour teuton! Si au lieu d'user le meilleur de ses forces à déchristianiser et à laïciser, elle avait appliqué ses énergies nationales à retrouver le sens de sa tradition perdue, quelle France glorieuse fut sortie de la grande guerre! Hélas! l'impuissance de la République s'est trop cruellement étalée lors du récent et lamentable débat sur l'Alsace pour qu'il soit besoin d'insister...

Et les amis étrangers de la France souffrent de ce qu'ils veulent croire encore provisoire et passager. Ils espèrent et attendent le redressement national français. Ils ne peuvent se faire à l'idée d'une irrémédiable décadence.

Pour l'Italie nouvelle, c'est le triomphe, car c'est elle, surtout, qui sort grandie de la paix conclue avec le Saint-Siège; tellement même qu'à première vue l'éclat de ce succès l'emporte sur toute autre considération.

D'abord le Pape a traité avec le Fascisme, c'est donc qu'il a foi dans son œuvre et dans la destinée de l'Italie nouvelle.

Certes le Peuple exagère quand il écrit :

Des millions de catholiques de tous les pays se demanderont avec étonnement et inquiétude comment le Pape a pu oublier si vite les centaines de prêtres et autres catholiques assassinés par les bandes fascistes...

Partout, dans les milieux catholiques où les sentiments de liberté et les idées démocratiques sont encore tant soit peu en honneur, l'abdication du Saint-Siège, devant un régime de dictature odieuse et chancelant ne manquera pas de jeter le trouble dans les âmes des fidèles.

Le Peuple exagère et cache mal son dépit, mais, tout de même, beaucoup de catholiques, trompés par la grande presse internationale dite d'information et les agences, elles aussi dites d'information, croyaient que le fascisme ressemblait un peu à l'abomination de la désolation.

Nous l'avons dit assez souvent pour qu'on nous le reprochât : le fascisme est un phénomène spécifiquement italien mais dont l'importance est telle que la réussite de ce premier essai de contre-révolution (car c'est bien cela le fascisme) est d'importance vitale pour le salut politique de l'Europe.

La paix romaine que vient de conclure Mussolini pourrait être une étape importante sur la voie du succès final.

Nous reviendrons longuement sur la portée des accords intervenus mais il faut signaler sans tarder l'importance immense pour l'Eglise d'Italie du concordat signé.

Et l'indépendance du Saint-Siège? Et les dangers d'une main mise italienne? Ces dangers sont moindres aujourd'hui qu'hier. Gare aux mots, seules les réalités importent. Le Saint-Père a pratiquement renoncé au pouvoir temporel et il a accepté, en quelque manière, le fait accompli. De grands Etats pontificaux n'étaient plus réalisables avec la complication sociale moderne et l'importance des problèmes économiques. D'autre part l'Italie ne pouvait céder même Rome. Alors ce n'était plus qu'une simple question d'un peu plus ou d'un peu moins. Le Pape a opté pour le moins, le strict minimum pour que le principe de la souveraineté fut sauve.

Quant à l'indépendance du Siège apostolique, elle sera ce que seront les Papes. Demain comme hier la Cité du Vatican — pour employer la nouvelle désignation — sera en butte aux pressions, aux intrigues et aux manœuvres, ni plus ni moins qu'aux temps où les Papes entretenaient des armées et faisaient la guerre. Pratiquement, cette indépendance d'aujourd'hui ressemble singulièrement à ce qu'elle était hier. Si le Saint-Père a dit finalement oui, c'est sans doute parce que les avantages religieux du concordat accordé sont tels qu'il est permis d'en attendre pour l'Italie nouvelle d'immenses bienfaits spirituels (1). Et si l'Eglise italienne parvient à infuser une âme vraiment catholique à son pays renoué, l'Italie deviendra la grande puissance catholique.

On comprend la mauvaise humeur française. Le coup est dur pour notre voisine du sud. Mais à qui la faute? Voilà où conduisent soixante années de sectarisme anti-catholique. Tôt ou tard ce sot anticléricalisme devait priver la France du dehors d'un rayonnement et d'une mission dont le France du dedans s'acharnait à tarir les sources. Que demain, partout dans les pays païens, les mots : Italie et catholicisme soient accouplés, vraiment les Français l'auront cherché...

Ah! Mussolini a beau n'être pas pratiquant, — peut-être même pas croyant, à en croire d'aucuns, — il n'en a pas moins compris que le catholicisme est partie intégrante de l'âme italienne et qu'à le protéger et à le promouvoir on travaille à la grandeur nationale de l'Italie. Et ce qu'il a compris il l'a réalisé. En France, au contraire, où le catholicisme est tout aussi essentiel à l'âme française, la République s'est appliquée à le persécuter et à le détruire. On voit en ce moment, on verra mieux demain encore, ce qu'il en coûte à la grandeur de la France.

(1) Ces lignes allaient sous presse quand les journaux firent connaître vendredi matin, les termes du discours du Pape :

« Le traité conclu entre le Saint-Siège et l'Italie, a dit le Pape, n'a pas besoin de beaucoup de justifications soit intérieures, soit extérieures, parce que, en réalité, il en est une qui est la plus importante et qui est définitive. Cette justification, c'est le Concordat. C'est le Concordat qui non seulement explique, qui non seulement justifie, mais qui recommande le traité. »

“ Notre-Dame de Paris ” ⁽¹⁾

Dans le roman, Victor Hugo, en trois pas, atteignit le chef-d'œuvre. Quand il n'était encore qu'éleve de mathématiques élémentaires au collège Louis-le-Grand, à un dîner mensuel littéraire organisé par son père Abel, il avait parié d'écrire un roman ou une longue nouvelle en quinze jours. Un des convives venait de proposer comme sujet d'un livre collectif une réunion d'officiers qui, la veille d'une bataille, se raconteraient leur histoire, « pour tuer le temps en attendant qu'ils tuent le monde ou que le monde les tue ». Le pari fut tenu et il le gagna. *Bug-Jargal* fut applaudi. En 1825, il le remania, le récrivit en partie : et ce fut le *Bug-Jargal* qui a pris place dans ses œuvres complètes. Ne le lisez pas ; reportez-vous au *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie* : vous y trouverez le premier *Bug-Jargal*. C'est celui-là qu'il faut lire. Les événements en sont moins extraordinaires que les seize ans de l'auteur, tant le style a de fermeté et le récit d'intérêt.

Le capitaine Delmar, envoyé à Saint-Domingue chez un oncle très riche, remarque, au milieu des huit cents esclaves noirs qui travaillent sur la propriété, un jeune homme, qu'on nommait Pierrot, d'une très haute taille, d'une souplesse et d'une force étonnantes, qui exerce un grand ascendant autour de lui. Un jour l'oncle de Delmar, prompt à la colère, lève une hache sur le front d'un nègre qui, tombé de lassitude et de sommeil, avait écrasé une plante rare. Pierrot l'arrête et lui épargne un crime. Aussitôt on le jette en prison. Delmar va l'y voir, s'entretient avec lui, reconnaît, dans ce fils de roi du pays de Gamboa que les Espagnols ont vendu, une âme vraiment noble et obtient que son oncle retire sa plainte. Le prisonnier disparaît. Trois jours après, dans la nuit du 21 au 22 août 1791, l'insurrection éclate. Parmi leurs chefs, les insurgés en ont un plus généreux, plus humain, pour lequel ils professent une sorte de vénération : Bug-Jargal. Ce Bug-Jargal n'est autre que Pierrot. Loin de se venger de son ancien maître, comme l'en avait un instant soupçonné Delmar, il l'a sauvé, lui et sa famille. Et il sauve Delmar lui-même sur le point d'être mis à mort par les nègres qui l'ont fait prisonnier. Mais, prisonnier à son tour des Français, il est la victime d'une affreuse méprise : on le fusille au moment où il venait de donner une nouvelle preuve de sa magnanimité. Ne nous dissimulons pas que Bug-Jargal — un beau nom mais qui annoncerait plutôt un individu féroce — a toutes les vertus, le culte de la justice, la religion de l'honneur, l'amour de l'humanité. C'est le neveu chevaleresque de l'Oncle Tom, né avant son Oncle.

Cependant, le jeune Hugo ne le trouvait pas encore assez parfait. Lorsqu'il reprit son roman, sept ans après l'avoir écrit sur les bancs de sa pension, il rendit ce beau nègre amoureux de la fille de son maître et lui mit une mandoline dans les mains. Quand elle va prendre le frais au pavillon de la rivière, Bug-Jargal chante des romances espagnoles. Le cousin et le fiancé de Marie, qui a échangé son nom plébéien de Delmar contre le nom plus aristocratique de Léopold d'Auverney, veut châtier ce drôle. Mais à ce moment, Marie serait la proie d'un monstrueux crocodile si Bug-Jargal, dit Pierrot, n'enfonçait dans la gueule vorace un bâton armé de fer. Elle s'arrache aux bras de son sauveur et se jette dans ceux de Léopold. Le fils de roi indigné en oublie la bête. Heureusement, d'un coup de sa carabine, Léopold la foudroie, si bien que Marie a été sauvée par Bug-Jargal, et Bug-Jargal sauvé par Léopold.

Cette histoire de crocodile et de mandoline n'est pas la seule

complication que Hugo ait introduite dans son roman. Il avait lu des *Mémoires pour servir à l'histoire de la Révolution de Saint-Domingue* et un ouvrage sur la *Littérature des Nègres* ; il était devenu plus exigeant en fait de couleur locale et d'effets dramatiques. Il nous conduit à l'Assemblée coloniale où l'on discute de la situation ; il s'étend sur les opérations militaires ; puis il nous fait assister à des scènes d'horreur et de superstition. Enfin il crée un bouffon qui est un monstre, le premier de ses bouffons et le premier de ses monstres, leur ancêtre, si j'ose dire. C'est Habibrâh, un nain hideux, gros, court, velu, singulièrement agile sur ses deux jambes grêles, la tête énorme hérissée d'une laine rousse et crépue de mulâtre, flanqué de larges oreilles. Cet horrible bouffon, qui est aux yeux des nègres un sorcier, un *obi*, a tué, pendant son sommeil, l'oncle de Léopold, son maître, et veut tuer Léopold. Quand il le voit prêt à lui échapper, il s'élance, le poignard levé. Léopold, qui était au bord d'un précipice, l'évite. Le pied de Habibrâh glisse, et c'est lui qui tombe. Une racine d'un vieil arbre le retient, au-dessous du bord, par sa jupe chamarrée. Il s'y cramponne énergiquement et supplie Léopold. Celui-ci s'attendrit, lui tend la main ; mais l'autre, préférant la vengeance à la vie, l'entraîne, et, sans Bug-Jargal qui accourt, le nain ne serait pas le seul à rouler dans l'abîme. Nous avons là comme la première ébauche de la grande scène finale de *Notre-Dame de Paris* : Claude Frollo suspendu à une arête de Notre-Dame et s'écrasant sur le pavé.

Le second *Bug-Jargal*, plus fort que le premier, mais plus faux et moins agréable à lire, accusait chez Hugo une imagination tournée vers l'excessif et l'horrible. Du reste son grand roman *Han d'Islande*, conçu trois ans plus tôt que ce remaniement de *Bug-Jargal*, en était un bel exemple. Il écrivait en 1822 à sa fiancée : « Au mois de mai dernier, le besoin d'épancher certaines idées qui le pesaient et que notre vers français ne reçoit pas, me fit entreprendre une espèce de roman en prose. J'avais une âme pleine d'amour, de douleur, de jeunesse ; je ne l'avais plus ; je n'osais en confier les secrets à aucune créature vivante ; je choisis un confident muet, le papier ». Ce confident muet, ce fut *Han d'Islande*. Il faut qu'il nous le dise pour que nous le croyions. C'est à peine si de temps en temps, l'histoire d'un jeune homme et d'une jeune fille qui s'adorent, et qui se retrouvent après avoir craint de ne pas se revoir, nous rappelle que l'auteur était séparé de celle qu'il aimait et qu'elle pourrait lire entre les lignes de ce roman leurs inquiétudes et leurs espérances (1). Cette idylle est noyée dans une mer d'horreurs. Pour nous en donner une idée, représentez-vous le héros du livre, ce terrible Han l'Islandais, un visage de tigre, des mains armées de griffes, des yeux flamboyants, et écoutez sa conversation avec un vénérable vieillard injustement condamné ; tous deux sont enfermés dans la même salle du donjon. Le vieillard s'écrie : « Oui, j'exécute les hommes parce qu'ils sont fourbes, ingrats, cruels. Je leur ai dû tout le malheur de ma vie. — Tant mieux ! dit Han. Je leur ai dû tout, moi, le bonheur de la mienne. — Quel bonheur ? — Le bonheur de sentir des chairs palpitantes frémir sous ma dent, un sang fumant réchauffer mon gosier altéré ; la volupté de briser des êtres vivants contre des pointes de roches et d'entendre le cri de la victime se mêler au bruit des membres fracassés ».

(1) Conférence prononcée à la tribune des *Conférences Cardina Mercier* à Bruxelles.

(1) Les épigraphes des chapitres étaient bien choisies pour cela ; par exemple cette citation de Shakespeare : JULIETTE. — « Ah, crois-tu que nous nous reverrions jamais ? » — ROMEO. — « Je n'en doute point, et toutes ces peines deviendront le doux entretien de nos jours à venir. »

Dans la préface d'une réédition de 1833, Hugo dénonçait lui-même l'action saccadée et haletante, les gaucheries sauvages de ce roman, « produit inhabile et sans nuances de l'imagination d'un tout jeune homme qui convertissait en obstacles grandioses et poétiques les empêchements bourgeois de la vie ». Nodier, dont l'article fut le commencement de leur amitié, s'était montré moins sévère. Il avertissait le lecteur que l'analyse du livre risquerait de le caricaturer; il en énumérait avec un bon sourire les thèmes épouvantables : la morgue, l'échafaud, la potence, l'anthropophagie. Mais il louait dans ce livre « une bonne lecture de l'*Edda*, de l'histoire et beaucoup d'érudition ». Malheureusement l'auteur semblait ignorer l'étrangeté des saisons polaires ou avait oublié que la Norvège des ours blancs n'était point éclairée comme la France.

Han d'Islande nous offre un autre intérêt que Nodier ne pouvait deviner. Il n'y a pas une grande scène de ce roman qui ne reparaisse plus tard dans l'œuvre de Hugo. Le poète a toujours eu le goût des combats interminables, des corps à corps surhumains. L'effroyable duel entre le jeune Ordener et Han d'Islande est aussi fantastique que celui d'Olivier et de Roland dans une île du Rhône. A un certain moment le loyal et pur Ordener tient à sa merci le monstre dont la hache s'est embarrassée dans le manteau du jeune homme. Il lui enjoint de livrer les papiers dont le misérable a tué le possesseur et qu'il a volés. Han refuse. Que va faire Ordener? Il baisse son sabre : « Eh bien, dit-il, dégage ta hache des plis de mon manteau afin que nous puissions continuer ». Voilà les politesses qu'il fait à un cannibale. Elles seront plus acceptables de Hernani au roi. Du reste ce cannibale a un vrai cœur de père; et il sait au besoin, sans s'abuser sur sa propre ignominie, dénoncer celle du grand chancelier de Danemark et de Norvège, « Comte d'Ahlefelt, s'écrie-t-il, si nos deux âmes s'envolaient de nos corps en ce moment, je crois que Satan hésiterait avant de décider laquelle des deux est celle du monstre ».

Ce roman, difficile à lire aujourd'hui, pour ne pas dire illisible, passionna des générations de lecteurs. On aimait à cette époque les romans noirs et sanglants. *Han d'Islande* avait de quoi satisfaire les plus exigeants. Ils n'y admiraient pas uniquement, comme il nous arrive encore de le faire, les qualités de l'écrivain, la sûreté de sa composition, ses dialogues dont le seul défaut est la tension continue et le continué éclat lapidaire. Ses personnages ont déjà pris l'habitude, qu'ils ne perdront jamais, de se donner la réplique tous les jours de la semaine comme ceux de Corneille le dimanche. Leur consigne est trop souvent d'être laconiques, décisifs et sublimes. Et vous pourrez remarquer que, lorsque Hugo nous raconte ses souvenirs et se met en scène avec ses interlocuteurs, c'est le même laconisme. Enfin Nodier avait raison de noter, au milieu de ce qu'il appelait les jeux barbares d'une imagination malade, une veine de gaieté qui devait jaillir plus d'une fois dans son théâtre, dans *Notre-Dame de Paris* et dans les *Misérables* (1).

Han d'Islande était certainement empreint de l'influence des romans de Walter Scott. L'année même où Hugo l'achevait (1823), il publiait dans le *Conservateur* un article sur le romancier écossais d'autant plus curieux qu'il y formulait son idéal. Il ne louait pas Walter Scott d'avoir rétabli dans le roman historique les droits et la prééminence de l'histoire, ce qui est à nos yeux un de ses titres les plus incontestables. La vérité historique le touche moins que la vérité morale. L'aveu du jeune Hugo est à retenir. Il traitera toujours l'histoire en moraliste. Je ne connais pas une meilleure façon de la dénaturer. Le roman de Walter Scott lui paraît merveilleux; mais il y manque le sentiment ou la force poétique. « Après son roman pittoresque, mais prosaïque, disait-il, il restera un autre roman à créer plus beau et plus complet encore selon nous. C'est le roman à la fois drame et épopée, pittoresque mais poétique, réel mais idéal, vrai mais grand, qui enchâssera Walter Scott dans Homère. » Le programme qu'il se traçait ainsi à vingt et un ans, il l'essayera de le réaliser huit ans plus tard dans *Notre-Dame de Paris*, et trente ans plus tard dans les *Misérables*. Il rejetait le roman épistolaire; il repoussait aussi le roman purement narratif. Il voulait un roman dramatique « où l'action

imaginaire se déroule en tableaux vrais et variés, comme se déroulent les événements réels de la vie; qui ne connaisse d'autres divisions que celle des différentes scènes à développer; qui enfin soit un long drame, où les descriptions suppléeraient aux décorations et aux costumes, où les personnages pourraient se peindre par eux-mêmes et représenter, par leurs chocs divers et multipliés, toutes les formes de l'idée unique de l'ouvrage ».

Avant d'entreprendre ce roman à la fois épopée et drame, il écrivit un petit livre près duquel les scènes abominables de *Han d'Islande* me semblent presque une berquinade : c'est *Le Dernier Jour d'un condamné à mort*. La préface de la quatrième édition en était dialoguée dans le goût de la *Critique de l'Ecole des femmes*. Ce qui est le plus amusant, c'est que Hugo s'y faisait adresser par un poète élégiaque et par un gros Monsieur les deux critiques les plus justes de son ouvrage. Hugo était l'ennemi déclaré de la peine de mort. En 1820, il s'était trouvé sur le passage de Louvel conduit à l'échafaud; et il l'avait plaint. En 1825, il vit à la place de Grève le bourreau arracher le voile noir d'un parricide, et un jeune visage effrayé et hagard lui apparut. Une autre fois il aperçut dans la sinistre charrette un vieil homme dont le crâne chauve éclatait au soleil. L'émotion qu'il ressentit à ces spectacles ne prouve rien contre la peine de mort. Elle prouve seulement que pour les gens de cœur il est pénible et peut-être atroce d'assister à une exécution capitale. Ses autres arguments m'ont toujours paru très faibles. Mais je ne discute point la question. Le gros Monsieur, qui vient de lire le journal, où le condamné à mort nous confie minutieusement toutes ses impressions, s'écrie : « On n'a point le droit de faire éprouver à son lecteur des souffrances physiques ». Le gros Monsieur n'a pas tort, mais il s'exprime mal. L'écrivain a le droit de nous infliger toutes les souffrances qui lui plaisent; mais il mérite que nous lui fassions compagnie. C'est abaisser l'art que de s'en servir pour tourmenter nos nerfs. On ne lit plus guère *Han d'Islande* ou *Bug-Jargal*, mais on lit encore bien moins *Le Dernier Jour*.

Quant au poète élégiaque, il s'écrie de son côté : « Détestable!... Encore ce criminel, si je le connaissais! Mais point. Qu'a-t-il fait? On n'en sait rien. C'est peut-être un fort mauvais drôle. On n'a pas le droit de m'intéresser à quelqu'un que je ne connais pas ». Il est plein de bon sens, ce poète élégiaque. En effet, Hugo nous laisse dont l'ignorance du crime que son condamné a commis ou dont on l'accuse. C'est un homme qui a de bonnes manières, un homme du monde. Avant qu'on lui lise l'arrêt, son avocat se penche vers lui avec un sourire : « J'espère, dit-il. — N'est-ce pas? lui répondis-je, léger et souriant aussi ». Un jour, tout Biotret retentit de trousseaux de clefs, de voix, de rires, de chants. On ferait les forçats qui allaient partir pour Toulon. Cette affreuse cérémonie lui produisit un tel effet qu'il déclare préférer le couteau de Guillotin au carcan de la chourme. Son vœu sera exaucé. Mais, encore une fois, de quel forfait est-il coupable? D'aucun! Ce condamné, c'est Victor Hugo en personne qui, la plume à la main, s'imagine qu'on viendra dans quelques heures le chercher pour le mener à la guillotine. En attendant, il nous raconte son idylle aux Feuillantines avec Adèle; mais il remplace Adèle par la jeune Andalouse qu'il connut à Madrid, cette Pepita au collier d'ambre près de laquelle il palpitait « comme un nid près du faucon », pendant que

Les soldats buvaient des pintes
Et jouaient au domino
Dans les grandes chambres peintes
Du palais Masserano.

Notre condamné demande à voir sa fille : c'est Léopoldine qu'on lui amène, fraîche, rose, avec de grands yeux. Il lui souvient aussi qu'il est allé, naguère, ou jadis, visiter le bourdon de Notre-Dame. Il s'est avancé en tremblant sur des planches mal jointes et l'énorme cloche tinta... Mais j'en ai assez, de ce Victor Hugo à qui on doit couper la tête au lever du jour. Je ferme le livre, et je lui pardonne cette absurdité psychologique, à condition qu'il nous reconduise au bourdon de Notre-Dame.

Le Dernier Jour avait paru en 1829, quelques mois après les *Orientales*. Le 15 mars 1834 paraissait *Notre-Dame de Paris*.

(1) Victor Hugo avait le tempérament gai. M^{me} Hugo nous raconte qu'un peu avant son mariage, A. de Vigny le prit un matin avec Emile Deschamps et les emmena en conceu déjeuner à Courbevoie où casernaient son régiment. « Les trois poètes convinrent de ne parler qu'en vers pendant la route et se livrèrent à un dialogue saugrenu et à des sous-entendus d'imagination qui les firent prendre par le cocher pour trois imbéciles. » On voit mal Vigny dans ce rôle, mais on y voit très bien Hugo.

Hugo avait vingt-neuf ans. Il avait renouvelé la poésie lyrique par la couleur et par la variété des rythmes; il avait renouvelé le théâtre avec son *Hernani*. Dira-t-on que *Notre-Dame de Paris* renouvelait le roman? Le *Cinq-Mars* de Vigny, la *Chronique de Charles IX* de Mérimée l'avaient devancée. Mais ni la *Chronique* ni le *Cinq-Mars* n'avaient cette solidité harmonieuse et cette beauté. *Bug-Jargal*, *Han d'Islande*, malgré toutes les promesses qui y étaient contenues, nous préparaient moins à cette œuvre définitive que les premières *Odes aux Orientales*.

Il est de règle que la critique fasse payer à une œuvre son extrême popularité. *Notre-Dame de Paris* a été pendant longtemps la création la plus populaire de Hugo. Quasimodo, Claude Frollo, Jehan Frollo, Clopin Trouillefou, la Esméralda, Phœbus de Chateaupers, tous ces personnages, qu'on le veuille ou non, sont entrés dans le courant de notre vie. Qu'on le veuille ou non, ils font partie de l'histoire ou, si vous préférez, de la légende du vieux Paris. Notre-Dame, elle-même, a reçu de Hugo une existence romanesque qui ajoute à son prestige et grandit celui du romancier. Lorsque le jeune Vacqueille, arrivant de sa province, s'écriait que tout Paris pour lui était rempli de Hugo et que les tours de Notre-Dame étaient l'H de son nom, il revêtait d'une image plaisamment imprévue le sentiment qui a été, en général, jusqu'à la mort du poète, celui de la jeunesse. Cependant on fut dur d'assez bonne heure envers *Notre-Dame de Paris*. Jadis on nous apprenait que la pierre y tient trop de place et l'âme humaine pas assez. Et nous l'avons docilement répété jusqu'au jour où, relisant avec des yeux d'homme cet admirable roman, nous nous sommes aperçus qu'il renfermait autant d'humaine observation et d'humaine vérité que tant de romans dits psychologiques et qu'il ne convenait pas de lui reprocher d'avoir donné tant de place à la pierre, attendu que cette place était de la vie.

Seulement il faut d'abord passer sur des défauts qui sont d'autant plus offensants qu'ils risquent de gêner de fort belles choses. Le premier, le plus grave, est le pédantisme de Hugo. Rien ne paraît plus opposé à la vigoureuse spontanéité de son génie. Mais il aime l'érudition moins en savant qu'en collectionneur et en artiste; il en poursuit les bizarreries qui en sont comme les orchidées; elles ont des sons, une forme, une figure qui enchantent son imagination. D'autre part, il a le désir de nous étonner, de nous éblouir. Les chapitres intitulés *Coup d'œil sur l'ancienne magistrature* et le *Retrait où dit ses heures Monsieur Louis de France*, sont hérissés de détails aussi faciles à se procurer que fastidieux. Nous le savons, il s'est consciencieusement documenté. Il ne nous a point caché qu'il avait lu de très près le livre de Sauval sur Paris. Il a consulté les *Chroniques* de Pierre Mathieu. Il a compulsé les *Comptes de la Prévôté* où il a trouvé les noms de quelques-uns de ses personnages. Pour composer ses chapitres *Abbas Beati Martini* et *ANALKH* il a eu recours au *Dictionnaire infernal* de Collin de Plancy. Ce n'est pas sa documentation qu'on regrette, c'est l'intempérance avec laquelle il l'a déversée dans son livre, sans égard à notre fatigue.

Un second défaut, qui, hélas! ira s'accroissant, c'est la verbosité des personnages et particulièrement de celui que j'appellerai le philosophe de la troupe. Guingoire, sur le point d'être livré à Tristan l'Hermitte, adresse à Louis XI un discours dont on s'étonne que le Roi ne l'ait pas interrompu dix fois pour le faire pendre. Il est vrai que Louis XI n'est pas moins bavard. Il refuse à Olivier Le Dain une place de conseiller que celui-ci sollicitait; mais il accompagne son refus de l'énumération de tous les postes et honneurs dont il l'a pourvu et gratifié, et avec quels sens du pittoresque!... En 78, nous vous avons gracieusement assis, par lettres patentes scellées sur double queue de cire verte, une rente de dix livres parisis, pour vous et votre femme, sur la place aux marchands, sise à l'école Saint-Germain... Le même Guingoire, fuyant en barque avec la Esméralda et Claude Frollo, pendant que le massacre des truands continue, s'épanche en propos décousus que ses compagnons ne sont pas d'humeur à écouter, mais qui fournissent à l'auteur l'occasion d'égrener un certain nombre de notes inédites ou de renseignements puisés dans les dictionnaires, et aussi de faire le procès du roi Louis XI, une des bêtes noires des Romantiques, comme la plupart des grands artisans de l'ordre français. Enfin on critiquera, si l'on veut, l'emploi des procédés romanesques qui commençaient déjà à être un peu fatigués: l'enfant volé par les Egyptiens (il y en avait un dans *Han d'Islande*), reconnu par sa mère au moment où elle va le perdre à jamais; cette mère, ancienne fille publique, aujourd'hui sœur

Guidule qui de désespoir s'est enterrée vive au fond d'une cellule pratiquée dans l'épaisseur d'une muraille. Mais, après tout, ces expédients, dont le mélodrame s'est emparé, encomrent moins le roman de Hugo que son théâtre.

Un des critiques qui ont été le plus impitoyables pour Hugo, son ennemi le plus méthodique et qu'on a pu le moins convaincre d'erreur, Edmond Biré, a écrit: « N'y eût-il dans le livre de Victor Hugo que la cathédrale... aimée, vivante, indestructible comme sa sœur la cathédrale de pierre; n'y eût-il que cette résurrection du vieux Paris avec ses rues étroites, ses maisons surplombantes, ses églises et ses mille clochers, avec ses effets de lumière et d'ombre aussi magiques que ceux de Rembrandt, avec ses méandres plus déguenillés, plus fantastiques, plus grouillants que ceux de Callot; n'y eût-il que cela, *Notre-Dame de Paris* serait encore une œuvre de premier ordre. Rien n'est plus vrai. Dans *Notre-Dame de Paris*, il y a d'abord le Paris du XV^e siècle. Aucun livre d'archéologie ou d'histoire ne nous a jamais donné une aussi vive impression de cette forêt de pierres, de maisons, de palais, de convents, de mesures où dans un éternel clair-obscur les physionomies des personnages font des saillies lumineuses. Mais surtout personne n'en a senti et ressuscité la beauté comme Hugo. Le Paris du XV^e siècle n'est pas seulement à ses yeux de voyant une belle ville: « c'est une ville homogène, un produit architectural et historique du moyen âge, une chronique de pierre. » Cinquante ans plus tard, lorsque la Renaissance l'envahit avec le luxe éblouissant de ses fantaisies et de son paganisme, Paris fut peut-être encore plus beau, mais il perdit de son harmonie. Puis la Renaissance ne se contenta pas d'édifier, elle détruisit et depuis la grande ville alla se déformant de jour en jour. Hugo arrête un instant sa pensée sur les monuments modernes du Paris qu'il a devant lui: la Sainte-Geneviève de M. Soufflot, ce gâteau de Savoie; le palais de la Légion d'honneur, ce morceau de pâtisserie distingué; les deux grosses clarinettes qui servent de tours à Saint-Sulpice; le Palais de la Bourse « qui pourrait être indifféremment un hôtel de ville, un collège, un manège, une académie, un entrepôt, un tribunal, un musée, une caserne, un sépulcre, un temple, un théâtre » et dont la colonnade permet sans doute, les jours de grande solennité religieuse, « un développement majestueux à la théorie des agents de change et des courtiers de commerce ». Hugo n'accepte que le Paris de Napoléon, à la place Vendôme. « Celui-là est sublime, une colonne faite avec des canons. » Mais aucun Paris ne vaut celui de Louis XI; et, après nous avoir décrit les quartiers et les rues, les maisons à solives sculptées, à vitres de couleur qui se surplombent d'étage en étage; l'interminable zigzag des pignons; l'île de la Cité pareille à une énorme tortue, « dont les ponts écaillés de tuiles sortent, comme des pattes, de dessous sa grise carapace de toits »; cette populace de bicoques serrées et étriquées où se carre un hôtel de pierre « comme un grand seigneur dans un tas de manants »; après nous avoir fait passer sous les yeux ces eaux-fortes, voici la vision d'ensemble qu'il nous en laisse:

« Regardez le jour à travers cette haie surprenante d'aiguilles, de tours et de clochers; répandez au milieu de l'immense ville, déchirée à la pointe des îles, plissez aux arches des ponts la Seine avec ses larges flaques vertes et jaunes, plus changeante qu'une robe de serpent; détachez nettement sur un horizon d'azur le profil gothique de ce vieux Paris; faites-en flotter le contour dans une brume d'hiver qui s'accroche à ses innombrables cheminées; noyez-le dans une nuit profonde, et regardez le jeu bizarre des ténèbres et des lumières dans ce sombre labyrinthe d'édifices; jetez-y un rayon de lune qui le dessine vaguement et fasse sortir du brouillard les grandes têtes des tours; ou reprenez cette noire silhouette, ravivez d'ombre les mille angles aigus des flèches et des pignons et faites-la saillir, plus dentelée qu'une mâchoire de requin, sur le ciel de cuivre du couchant. » Cette extraordinaire peinture est suivie de la célèbre symphonie des carillons, un matin de grande fête, au soleil levant de Pâques ou de la Pentecôte. « Voyez, à un signal parti du ciel, car c'est le soleil qui le donne, ces mille églises tressaillir à la fois. Ce sont d'abord des tintements épars, allant d'une église à l'autre, comme lorsque les musiciens s'avertissent qu'on va commencer. Puis, tout à coup, voyez, car il semble qu'en certains instants l'oreille aussi à sa vue, voyez s'élever au même moment de chaque clocher comme une colonne de bruit, comme une fumée d'harmonie. D'abord, la vibration de chaque cloche monte droite, pure et pour ainsi dire isolée des autres dans le ciel splendide du matin; puis peu à peu, en grossis-

sant, elles se fondent, elles se mêlent, elles s'effacent l'une dans l'autre, elles s'amalgament dans un magnifique concert... Là-bas, c'est l'abbaye Saint-Martin, chanteuse aigre et fêlée; ici la voix sinistre et bourru de la Bastille; à l'autre bout, la grosse tour du Louvre avec sa basse-taille. Le royal carillon du Palais jette sans relâche de tous côtés des trilles resplendissantes sur lesquelles tombent à temps égaux les lourdes coupées du beffroi de Notre-Dame qui les font étinceler comme l'enclume sous le marteau... La rumeur qui s'échappe de Paris, le jour, c'est la ville qui parle; la nuit, c'est la ville qui respire; ici, c'est la ville qui chante. Prêtez donc l'oreille à ce tutti des clochers; répandez sur l'ensemble le murmure d'un demi-million d'hommes, la plainte éternelle du fleuve, les souffles infinis du vent, le quatuor grave et lointain de quatre forêts disposées sur les collines de l'horizon comme d'immenses buffets d'orgues; ... et dites si vous connaissez au monde quelque chose de plus riche, de plus joyeux, de plus doré, de plus éblouissant que ce tumulte de cloches et de sonneries... que ces dix mille voix d'airain chantant à la fois dans des flûtes de pierres hautes de trois cents pieds; que cette cité qui n'est plus qu'un orchestre; que cette symphonie qui fait le bruit d'une tempête. « C'est là une des pages les plus éblouissantes de la langue française, une des plus parfaites de Hugo, une des plus significatives aussi de son imagination visuelle.

Mais dans ce Paris splendidement évoqué, il y a Notre-Dame. Hugo ne se trompait pas en écrivant que son livre avait peut-être ouvert quelques perspectives vraies sur l'art du moyen âge, sur cet art peu connu des uns, méconnu des autres. L'auteur d'un des plus grands livres de notre temps, *L'Art religieux au XIII^e siècle*, M. Emile Mâle, lui a rendu pleine justice. « Victor Hugo, écrit-il, dans un des chapitres de *Notre-Dame de Paris*, où la lumière se mêle à tant d'ombre, disait : « Au moyen âge le genre humain n'a rien pensé d'important qu'il ne l'ait écrit en pierre. » Nous avons démontré laborieusement que le poète avait senti avec l'intuition du génie. Hugo adorait l'architecture. Nodier lui disait : « Vous avez au corps le démon Ogive ». Pendant le sacre de Charles X, il avait surtout contemplé et étudié Sa Majesté la cathédrale de Reims, « dont la façade, disait-il, est une des plus magnifiques symphonies qu'ait chantées cette musique, l'architecture ». Il a été le premier de nos grands écrivains qui ait exprimé l'idée que le symbole s'était épanoui dans l'édifice et que, depuis la pagode la plus innommable de l'Hindoustan jusqu'à la cathédrale de Cologne, l'architecture avait été l'écriture magistrale du genre humain. La beauté et la signification symboliques de Notre-Dame lui apparaissaient dans chaque pierre où il voyait non seulement une page de l'histoire du pays, mais encore une page de l'histoire de la science et de l'art. Il connaissait à merveille la cathédrale; il y allait souvent et pas uniquement pour contempler du haut des tours les soleils couchants. Il est probable qu'il eut l'occasion d'y rencontrer plus d'une fois, — c'est de M. Baldensperger que je tiens cette hypothèse très vraisemblable et qu'il se réserve d'approfondir, — un archidiacre nommé Egger qui aurait pu, sur certains points, lui servir de prototype dans sa conception de Claude Frollo. Cet Egger sortit de l'Eglise : il fut professeur au lycée de Quimper et publia un *Vrai Messie* et une *Clef de la Nature* qui accusent une tendance au symbolisme hermétique. Influa-t-il sur l'esprit de Hugo naturellement tourné vers le mystère et les sciences occultes? En tout cas je serais très tenté d'attribuer à son étude passionnée de Notre-Dame, l'importance grandissante de ses interprétations symboliques des choses et des spectacles de la nature.

Malheureusement son goût du système l'emporta beaucoup trop loin, et c'est ce qui nous explique le mot de M. Mâle « un chapitre de Notre-Dame où la lumière se mêle à tant d'ombre ». L'erreur où Hugo est tombé a son excuse dans la demi-ignorance où l'on était en 1832 de l'iconographie du moyen âge. Son idée, originale d'ailleurs, mais du genre des idées superficielles et spéculatives qu'il avait énoncées dans la *Préface de Cromwell*, était que, pendant l'orageuse période des Jacqueries, des Pragueries et des Lîgues, la face de l'architecture avait changé comme la face de l'Europe; l'hieroglyphe avait déserté la cathédrale pour aller blasonner le donjon, et la cathédrale avait échappé au prêtre pour devenir la propriété de l'artiste. Le caprice et la fantaisie succédant au mystère et au mythe, le livre architectural n'était plus au sacerdoce, il appartenait à l'imagination, à la poésie, au peuple. « Il existe à cette époque, dit-il, pour la pensée écrite en pierre un privilège tout à fait comparable à notre liberté de la presse :

c'est la liberté de l'architecture. Cette liberté va très loin. Quelquefois un portail, une façade, une église tout entière présentent un être symbolique absolument étranger au culte ou même hostile à l'Eglise... » De là à faire des artistes du moyen âge, des révoltés, des sceptiques, des libres-penseurs, des précurseurs de la Révolution, vous seriez surpris que Hugo y manquât. Et pourtant nous ne sommes qu'en 1832, et huit ans plus tard, dans les *Rayons et les Ombres*, il maudira encore Voltaire! Mais M. Mâle a victorieusement réfuté ce paradoxe, repris par Violet-le-Duc qui n'avait pas les mêmes excuses que l'auteur du fameux chapitre *Ceci tuera Cela*. Il nous a montré que ces artistes, si fausement soupçonnés d'inquiétude métaphysique, d'opposition politique ou de verve polémique, s'étaient appliqués à n'être que les dociles interprètes d'une grande pensée. « L'Eglise, dit-il, n'abandonna guère à leur fantaisie que les parties de pure décoration. Mais là leur puissance créatrice se déploie librement... Les plantes, les animaux, toutes ces belles créatures qui éveillent la curiosité et la tendresse dans l'âme de l'enfant et du peuple naissent sous leurs doigts. Par eux la cathédrale est devenue un être vivant, un arbre gigantesque plein d'oiseaux et de fleurs. Elle ressemble moins à une œuvre des hommes qu'à une œuvre de la nature. » Ce n'est pas la première fois que je constate que la vraie poésie est toujours du côté de la vérité. L'assertion de Hugo peut être séduisante parce qu'elle suppose un état d'esprit romantique chez les sculpteurs du Moyen âge; mais ce que nous dit M. Mâle est plus touchant et plus beau.

* * *

Sauf cette digression sur l'évolution de l'architecture, ni la description de Paris ni celle de la cathédrale ne sont des hors-d'œuvre comme nous en trouverons dans les *Misérables* et dans les autres romans. La ville nous aide à comprendre les âmes. Quant à Notre-Dame, elle n'est pas seulement un des théâtres principaux du drame, elle en est un des principaux personnages. Faut-il rappeler le sujet? L'archidiacre Claude Frollo a conçu une passion insensée pour une bohémienne, la Esméralda, qui, de temps en temps, avec sa chèvre savante aux cornes dorées, vient baller sur le parvis de la cathédrale. Un soir, il a voulu la faire enlever par une espèce de monstre qu'il a élevé et qui lui sert de sonneur, Quasimodo. Mais un beau capitaine, Phœbus de Chateaupers, l'a tirée des bras qui s'étaient refermés sur elle. Quasimodo saisi, garrotté, est traîné devant les juges et condamné à la flagellation et à une heure de pilori. Comme il était là, sanglant, sous les huées et les projectiles et que, d'une voix déchirante, il criait « A boire! sa victime de la veille, l'Egyptienne, monta rapidement l'échelle et porta doucement sa gourde aux lèvres du misérable. Il avait cru qu'elle venait se venger. Une grosse larme roula sur son visage difforme. Une étoile se leva dans la nuit de cette âme.

Pendant la Esméralda a accepté un rendez-vous de son sauveur. Claude Frollo s'attache aux pas de Phœbus qui, par gloriole, par intérêt et par cynisme, ne demande pas mieux que de l'introduire dans un réduit qu'une porte vermoulue sépare du galetas où il amènera l'Egyptienne. Au moment où elle s'abandonne aux baisers, le prêtre brise la porte, plonge un couteau dans le dos du beau capitaine et s'enfuit. Elle a reconnu le meurtrier. Mais, si elle le dénonçait, qui la croirait? On l'arrête et, pendant que Phœbus, dont personne ne se préoccupe, se rétablit et va se terrer sans sa garnison à quelques relais de Paris, elle est condamnée à faire amende honorable devant le grand portail de Notre-Dame et de là à être menée en place de Grève pour y être étranglée et pendue. Mais quand l'amende honorable est faite, quand les prêtres, Frollo en tête, ont chanté sur elle, du fond de l'église ténébreuse, le chant des morts et que les aides du bourreau se disposent à la reporter évanouie dans le tombeau funèbre, Quasimodo, qui a tout suivi de la galerie des Rois au-dessus des ogives du portail, se laisse glisser à l'aide d'une corde « comme une goutte de pluie le long d'une vitre », court sur les deux bourreaux, les terrasse, enlève la jeune fille et d'un seul élan rebondit jusque dans l'église en criant : Asile! Asile!

La voici à l'abri dans Notre-Dame, protégée par Quasimodo, mais exposée aux entreprises du prêtre qu'elle hait. Le droit d'asile était sacré, à moins que le Parlement ne rendit un arrêt de réintégration qui violât le refuge et restituât le criminel au bras séculier. Claude Frollo, repoussé par la Esméralda, a fait rendre cet arrêt;

mais il en éprouve aussitôt tant d'horreur qu'il provoque le soulèvement des truands de la Cour des Miracles qui considèrent la Esméralda comme leur Notre-Dame vivante et qui se mettent en marche pour la soustraire à la prévôté. Leur assaut à la cathédrale serait probablement victorieux si Quasimodo, qui ne comprend rien à cette attaque et qui s'imagine qu'elle menace la jeune fille, ne luttait prodigieusement contre eux et ne permettait ainsi à la troupe alertée d'accourir et de disperser ou de massacrer les envahisseurs. Au milieu de tout le tumulte, Claude Frollo est parvenu à s'emparer de la Esméralda : il la supplie une dernière fois ; mais elle préfère la mort à son amour. Alors, furieux, désespéré, il la remet, pour qu'elle la livre au bourreau, à une recluse qui dans chaque femme d'Égypte voit la voleuse de sa petite fille. Hélas ! sa petite fille volée jadis, c'est la Esméralda. Mère et fille se reconnaissent trop tard. La jeune fille est pendue ; la mère tombe morte. Claude Frollo est précipité du haut de Notre-Dame par Quasimodo, pendant que l'exécuteur des hautes-œuvres remplit son office. Quasimodo disparaît. On retrouve plus tard dans une cave de Montfaucon son squelette qui tenait embrassé celui de l'Égyptienne. « Phœbus de Chateaupers fit aussi une fin tragique : il se maria. »

Selon la méthode qu'il avait préconisée dans son étude sur Walter Scott, Hugo a composé son roman par tableaux. Je n'ai point parlé dans ma rapide analyse du poète familial Gringoire. C'est pourtant à lui que nous devons le tableau d'un Mystère représenté au Palais de Justice, et à sa déambulation nocturne le tableau de la Cour des Miracles. Gringoire, poète malheureux dont la pièce a été désertée par un public qui préférerait voir danser la Esméralda, mais amoureux de la beauté, a suivi « cette salamandre, cette nymphe, cette déesse », et il est allé échouer là où jamais honnête homme n'avait pénétré à une heure aussi tardive, dans le royaume de la Tuanderie. C'est encore par l'entremise de Gringoire que Claude Frollo déchaîne les Truands contre Notre-Dame. Les deux tableaux de la Cour des Miracles et de l'assaut de Notre-Dame rappellent sa définition du roman historique moderne : du Walter Scott enchâssé dans de l'Homère. La Cour des Miracles serait le triomphe d'une épopée builesque, — et sinistre en même temps ; et ce que j'admire dans l'opulente peinture de cette place où les bouges vomissent leur clientèle crapuleuse, c'est la décence du pinceau qui ne lui enlève rien de sa force, et c'est aussi l'art avec lequel Hugo en a su tempérer l'horreur par cette verve gauloise, ce sens du comique que Nodier avait déjà sentis en lisant *Han d'Islande*. On a trop considéré les Romantiques sous un jour mélancolique ou funèbre. Je voudrais un livre sur leur belle humeur et la renaissance de la gaieté rabelaisienne au soleil de 1830 : voyez plutôt Alexandre Dumas qui rit de ses trente-deux dents, Théophile Gautier et ses *Jeune-France*, le copieux Balzac, Hugo qui, pas plus que l'auteur du *Gargantua*, ne dédaigne le calembour.

Je ne connais rien dans les récits épiques qui soit supérieur comme peinture à l'attaque des truands contre Notre-Dame. Nuit de fureur et d'incendie où leur flot vient battre les murs et la porte du géant de pierre, pendant que Quasimodo, du haut de la plate-forme entre les tours, jetait sur eux d'énormes poutres et répandait du plomb fondu, « dont les gouttes entraînaient dans les crânes comme des vrilles de feu ». Le foyer qu'il avait allumé rendait tout fantastique. « Les sculptures de diables et de dragons prenaient un aspect lugubre. La clarté inquiète de la flamme les faisait remuer à l'œil. Il y avait des guivres qui avaient l'air de rire, des gargouilles qu'on croyait entendre japper, des salamandres qui soufflaient dans le feu, des tarasques qui éternuaient dans la fumée. Et parmi ces monstres ainsi réveillés de leur sommeil de pierre par cette flamme, par ce bruit, il y en avait un qui marchait et qu'on voyait de temps en temps passer sur le front ardent du bûcher comme une chauve-souris devant une chandelle. » Et cette apparition dantesque se termine sur ce trait de poète épique : « Sans doute ce phare étrange allait éveiller au loin le bûcheron des collines de Bicêtre épouvanté de voir chanceler sur ses bruyères l'ombre gigantesque des tours de Notre-Dame. »

Je ne parlerai pas des autres tableaux : celui du jugement, celui de l'amende honorable, celui de la pendaison, ni des scènes dramatiques comme celle du coup de poignard, ni des scènes presque comiques, comme celle du Claude Frollo excédé lancé à son diable de frère le fameux *Faites-vous truand!* qui ressemble à un mot de Molière. Mais les personnages sont bien plus vivants et bien plus vrais qu'on ne l'a dit. Hugo nous présente son Claude Frollo dans

une sombre cellule toute pareille à celle où l'eau-forte de Rembrandt nous représente, à ce qu'on suppose, le docteur Faust : une table chargée d'objets hideux, têtes de mort, sphères, alambics, compas, parchemins hiéroglyphiques, un immense fauteuil et un grand cercle lumineux, composé de lettres magiques, qui brille sur le mur du fond. Il ne manque que cette vision flamboyante à la cellule de Claude. Il a trente-six ans. Il est sorti de la bonne bourgeoisie. Ses parents l'avaient destiné, dès l'enfance, à l'état ecclésiastique. Il a grandi dans la gravité et la tristesse. La peste de 1466 (nous sommes en 1482) lui avait enlevé son père et sa mère. Il ne lui restait qu'un petit frère, Jehan, encore au berceau. Il crut que ce petit être suffirait à tous les besoins de son cœur et il a mis dans son affection pour lui son caractère « profond, ardent, concentré ». A vingt ans, une dispense spéciale du Saint-Siège, le faisait prêtre, et il se trouvait le plus jeune des chapelains de Notre-Dame. On l'admirait pour son austérité et pour son savoir. La théologie mystique, la théologie canonique, la théologie scolastique l'avaient nourri. Il avait étudié le droit civil, le droit canon, la médecine et les arts libéraux. On pouvait encore à cette époque acquérir des connaissances encyclopédiques. Elles ne lui avaient point desséché le cœur.

Il était généreux. Un matin de Quasimodo, il aperçut un groupe de vieilles femmes qui glapissaient autour du lit de bois des enfants trouvés. Il s'approcha et vit un pauvre être difforme « avec une verrue sur l'œil gauche, la tête dans les épaules, la colonne vertébrale arquée, le sternum proéminent, les jambes torses ». Il eut compassion de cette infortune et il le fit élever « pour l'amour de son frère, afin que, quelles que fussent dans l'avenir les fautes du petit Jehan, il eût par devers lui cette charité faite à son intention ». Depuis, il a été nommé archidiacre ; il est le second acolyte de l'Évêque. Mais Jehan de la paraisse est tombé dans la débauche. Claude, découragé, a demandé à la science l'oubli de ses peines et de ses déceptions. Il ne s'est point jeté en Dieu, car il n'a aucun mysticisme. Il s'est abandonné à sa curiosité d'esprit, à sa passion de savoir, qui l'ont fatalement entraîné jusqu'aux sciences occultes. Il s'était épris du portail symbolique de Notre-Dame ; « tantôt il examinait les Vierges folles avec leurs lampes renversées, tantôt les Vierges sages avec leurs lampes droites ; d'autres fois il calculait l'angle du regard de ce corbeau qui tient au portail de gauche et qui regarde dans l'église un point mystérieux où est certainement cachée la pierre philosophale, si elle ne l'est pas dans la cave de Nicolas Flamel ». Il essayait de découvrir le sens secret de la cathédrale. On voyait paraître et disparaître, à la petite lucarne d'une cellule qu'il s'était aménagée dans une des tours, « une clarté rouge, intermittente, bizarre, qui semblait suivre les aspirations haletantes d'un soufflet ». Claude Frollo cherchait la pierre philosophale.

Peut-être cherchait-il surtout à tromper sa nature. Qui sait s'il ne vaut pas mieux goûter par l'esprit au fruit défendu, dans l'occultisme et l'hermétisme, que d'y mordre avec les sens. Mais fait-on sa part à Satan ? L'un ne conduit-il pas à l'autre ? Claude s'était toujours détourné de la femme, bien que ses instincts refoulés eussent « plus d'une fois soulevé convulsivement la chaîne des vœux de fer qui le scellaient aux froides pierres de l'autel ». Un jour qu'appuyé à la fenêtre de sa cellule il entendait un bruit de tambour et de musique, il regarda sur la place du parvis une créature qui dansait et vit près d'elle une chèvre, une bête du Sabbat, qui semblait rire. Il ne douta pas un instant que cette femme lui ait été envoyée pour sa perdition. C'est un coup de génie d'avoir ainsi rendu Claude Frollo irrésistiblement et passionnément épris de celle qui, entre toutes les femmes, devait logiquement lui inspirer le plus de défiance et de répulsion. Mais elle vient du pays mystérieux d'Égypte, de la patrie des sortilèges, des conjurations, des sorcelleries, des secrets enfouis dans la poussière des âges. Le même attrait qu'exerce sur lui l'hermétisme émane du corps de cette vierge folle ou sage qui danse. Elle est toute la convoitise de son esprit passée dans ses sens et défectivement incarnée. Il verra luire dans ses yeux la damnation dont la cabale pouvait menacer son âme, mais combien plus attirante et plus belle ! Il y aura de la flamme alchimique dans son amour. Ne le comparez pas à Faust, dont évidemment Hugo s'est souvenu. Faust veut recommencer sa vie. Frollo ne veut que posséder une femme, la seule qui existe pour lui, peut-être une sorcière. Il n'est pas vieux, bien qu'il ait déjà grisonné. Ne voyez pas non plus en lui un révolté. Il se sent écrasé par cette Fatalité dont il a gravé le nom grec *Αἰδώς* dans un obscur recoin d'une des

tours. La science ne compte plus; son laboratoire se rouille et s'encrasse. Dans sa dernière rencontre avec la Esméralda, lorsqu'il lui donne à choisir entre le gibet et lui: « Docteur, je bafoue la science, s'écrie-t-il; gentilhomme, je déchire mon nom; prêtre je fais du missel un oreiller de luxure, je crache au visage de mon Dieu! Tout cela pour toi, enchantresse, pour être plus digne de ton enfer ». Pour elle il a tué, car son couteau cherchait de sa pointe le cœur de Phœbus; pour elle, pour l'avoir à sa discrétion, il a commis le plus grand crime: il l'a laissée condamner innocente. Il est sûr d'être damné. Mais qu'il le soit au moins avec cette magicienne diabolique dont les refus et la haine le torturent!

Une des scènes les plus pathétiques est celle où, la croyant morte, il la voit surgir devant lui. L'amende honorable accomplie, il s'était enfui et avait erré tout le jour dans les rues, dans les faubourgs, ignorant que Quasimodo l'avait sauvée de la potence. Le soir, il entre à Notre-Dame. Tout y était sombre et silencieux. Derrière un massif de piliers, le bréviaire public que, sous son treillis de fer, éclairait la lueur rougeâtre d'une pauvre lampe, était ouvert à ce passage de Job: « *Et un esprit passa devant ma face et j'entendis un petit souffle et le poil de ma chair se hérissa* ». Il gravit lentement l'escalier des tours et se trouva tout à coup sous la porte de la plus haute galerie. En ce moment l'horloge, de sa voix grêle et fêlée, sonna minuit. « Oh! se dit-il tout bas, elle doit être froide à présent!... » Un coup de vent éteignit sa lampe et presque en même temps il vit apparaître, à l'angle opposé de la tour, une ombre, une blancheur, une forme, une femme. Il tressaillit. A côté de cette femme, il y avait une chèvre qui mêlait son bêlement au dernier bêlement de l'horloge. Il eut la force de regarder: c'était elle. Elle était pâle, elle était sombre. Ses cheveux tombaient sur ses épaules comme le matin; mais plus de corde au cou, plus de mains attachées: elle était libre, elle était morte. Elle venait vers lui, lentement, en regardant le ciel. La chèvre surnaturelle la suivait. Il se sentait de pierre et trop lourd pour fuir. A chaque pas qu'elle faisait en avant, il en faisait un en arrière, et c'était tout. Il entra ainsi sous la voûte obscure de l'escalier. Il était glacé de l'idée qu'elle allait peut-être y entrer aussi. Si elle l'eût fait, il serait mort de terreur... Elle passa. Elle lui parut plus grande que lorsqu'elle vivait; il vit la lune à travers sa robe blanche; il entendait son souffle. Quand elle fut passée, il se mit à redescendre l'escalier avec la lenteur qu'il avait vue au spectre, se croyant spectre lui-même, hagard, les cheveux tout droits, sa lampe éteinte toujours à la main... et il entendait distinctement dans son oreille une voix qui riait et qui répétait: « ... Un esprit passa devant ma face et j'entendis un petit souffle et le poil de ma chair se hérissa. » Dans aucun de ses drames ni de ses autres romans, Hugo n'a fait agir ni parler la passion amoureuse avec autant d'éloquence et d'ardeur, surtout la jalousie. Il faut lire le chapitre *Lasciate ogni speranza* où Frollo, descendant dans l'in pace de la Esméralda condamnée à mort, lui découvre son terrible amour, son amour de damné, toute sa misère, et n'obtient d'elle que des marques d'horreur.

* * *

L'intérêt psychologique du personnage de la Esméralda est loin d'égalier sa valeur plastique. Hugo en a-t-il trouvé l'idée dans une nouvelle de Cervantès, *La Bohémienne de Madrid*? C'est possible. Mais la petite gitane de Castille, Preciosa, qui danse et chante merveilleusement en s'accompagnant des castagnettes et du tambour à grelots, est bien plus fine, plus délicate et plus spirituelle que la Esméralda. Ce n'est pas elle qui s'éprendrait d'un grossier imbécile comme Phœbus de Chateaupers et qui, en lui sacrifiant sa virginité, renoncerait à la seule chance qu'elle ait de retrouver sa mère, car Preciosa est aussi un enfant volée. Je remarque encore que la bonne, la meilleure société de Madrid accueille la gentille bohémienne avec une bienveillance et des égards que l'on ignore à Paris où les dames et les beaux messieurs nourrissent contre les bohémiennes de cruels et sombres préjugés. Qui se serait attendu à trouver l'Espagne plus humaine? La Esméralda n'a d'intelligent que sa petite chèvre. Mais elle nous reste dans l'imagination comme un fantôme de grâce, de vivacité pailletée d'or, de candeur innocemment voluptueuse, et, pour finir, comme le spectre d'un pauvre être tragique, toujours charmant, hélas! aux yeux démesurément agrandis par la terreur et le désespoir.

Son Phœbus de Chateaupers, le gentilhomme soudard, est dans

sa banalité une des créations les plus justes de Hugo. Il ne s'est pas donné la peine de poursuivre la petite Similar comme il l'appelle. Elle est venue à lui; et on se doit de ne point repousser une jolie fille, dont la chèvre a appris votre nom avec des caractères de bois. Sur le chemin du rendez-vous, il rencontre un individu qui lui offre de quoi payer la chambre d'hôtel à condition d'être mis à même de voir la femme qu'il y introduira: il n'hésite pas à accepter, n'ayant pas un liard en poche. De qui le coup de couteau lui est-il venu? De l'Égyptienne? Avec ces femmes-là on ne sait jamais. De l'individu rencontré? N'était-ce pas le diabolique et légendaire Moine-bourru? Phœbus bientôt guéri de sa blessure, fait le mort pendant deux mois par crainte du ridicule. Puis il repartit chez sa fiancée Fleur-de-Lys, le jour même où le tombereau lugubre traîne la Esméralda à Notre-Dame. Il assiste, malgré lui, du balcon de sa nouvelle famille, à la cérémonie de l'amende honorable. Et peut-être se dit-il, au fond de son âme brutale et superstitieuse, qu'avec une pareille sorcière il l'avait échappé belle.

De tous les personnages, le plus conventionnel et, pour mieux dire, le plus fabriqué, me semble être Quasimodo. Habibras et Han d'Islande l'étaient peut-être moins. Lui, il est né d'une antithèse: une âme tendre et dévouée dans un corps monstrueux. Dans la première partie du roman, où il met sa force sauvage au service de son maître Claude Frollo et où la pitié de la Esméralda lui tire les premières larmes peut-être qu'il ait versées, il nous prend l'imagination; mais lorsqu'amoureux, lui aussi, de la jeune fille, il chante, pour l'endormir le soir, des chansons tristes et bizarres qu'il a composées lui-même, je songe à la guitare de Bug-Jargal: Hugo sort de la vraisemblance et de la vérité. Il exagère aussi, et singulièrement, quand il a fait de son Quasimodo comme la vie obscure de la cathédrale. Depuis qu'il a disparu, ce corps immense serait vide, l'esprit l'aurait quitté. Mais Quasimodo n'aurait incarné l'esprit de Notre-Dame que si Notre-Dame était un monument difforme et monstrueux. Disons qu'il en était la gargouille vivante. Et tel est le prestige du style que désormais son image est inséparable du passé de ce monument.

* * *

Enfin Hugo introduisait dans son roman deux personnages historiques, un poète et un roi. Le poète, Gringoire, musard, bohème, pythagoricien, époux *in partibus* de la Esméralda qui a consenti à l'épouser pour quatre ans afin de le sauver de la potence, mais qui, le soir de la noce, a répondu à sa première galanterie en lui présentant la pointe effilée d'un poignard, — ce qui fait qu'il préfère la chèvre à la femme, — le poète Gringoire, d'ailleurs bien campé et assez divertissant, n'a guère gardé que son nom en passant de l'histoire dans le roman, et encore l'a-t-il altéré, car il s'appelait Gringoire.

De Louis XI, qui, ne joue qu'un rôle secondaire, nous avons deux portraits. Le premier, lorsqu'il accompagne incognito son médecin chez Claude Frollo, à Notre-Dame, est admirable. « Son profil, quoique d'une ligne très bourgeoise, avait quelque chose de puissant et de sévère; sa prunelle étincelait sous une arcade sourcilieuse très profonde comme une lumière au fond d'un autre, et, sous le bonnet rabattu qui lui tombait sur le nez, on sentait tourner les larges plans d'un front de génie ». Le second portrait nous le montre à la Bastille, « la tête coiffée d'un vieux chapeau gras bordé d'un cordon de figurines de plomb... et tellement courbée sur sa poitrine qu'on n'apercevait de son visage... que le bout de son nez sur lequel tombait un rayon de lumière ». Mais ce Louis XI est le roi qui n'a jamais autour de lui assez de trappes et de gibets, le roi qui lésine sur tout sauf sur l'épée du bourreau et sur les cages où il enferme ses ennemis, le roi qui aime à entendre les supplications et les gémissements de ses victimes, le roi enfin qui, dans l'œuvre de Hugo, ouvre le cortège des princes buveurs de sang. (Et nous ne sommes encore qu'en 1832!)

Hugo nous dit que son livre fut fait sur le mot *Fatalité*, « stigmate de crime et de malheur » inscrit, sans doute, par une âme douloureuse au front de Notre-Dame. Et la dernière impression que nous en emportons est bien celle que les jeux de la Fatalité révèlent entre les êtres irresponsables de mystérieuses et terribles correspondances. Une voleuse d'enfants dérobe une petite fille et laisse à sa place un petit être horriblement contrefait. Dix-huit ans plus tard leurs deux squelettes seront étroitement unis à Montfaucon. Un prêtre est précipité dans le crime pour avoir vu danser une

fausse Egyptienne devant son église. Ce prêtre a recueilli et élevé un pauvre être mal venu dans l'espoir que le mérite de cette action se reverse sur son jeune frère. Et cet être mal venu, par une nuit de meurtre et d'incendie, écrasera contre les pierres de la cathédrale, sans le reconnaître, le frère de son bienfaiteur; et, quelques heures plus tard, agent involontaire de la justice divine, il poussera dans le vide son bienfaiteur lui-même. Ces individus n'étaient pas nés mauvais. Une force inconnue les a saisis, conduits, entre-heurtés, abimés. Aucun des autres ouvrages de Hugo n'aboutit à cette conclusion désespérante. Il n'a rien écrit d'aussi irrémédiablement triste que *Notre-Dame de Paris*. Ses autres romans peuvent se terminer sur des morts; mais ce sont des morts héroïques ou bienheureuses et chargées d'espérance. Ses personnages ne descendent pas dans la tombe avec la rage au cœur ou avec la stupeur des iniquités souffertes. Songez aussi que dans ce roman le plus passionné, le seul passionné qu'il ait écrit, l'amour honnête, l'amour heureux n'élève pas la voix; qu'il n'y a pas de jeune amoureux; que l'unique jalousie y mène ses fureurs et son désespoir; et, en vous reportant à l'année où il fut composé, 1831, demandez-vous s'il ne se ressent pas de la crise domestique que Hugo a traversée, si l'ardeur des scènes entre Claude Frolo et la Esméralda n'est pas le reflet ou n'a pas reçu quelque reflet de sa douleur et de ses violences lorsqu'il dut constater que sa femme pouvait ne plus l'aimer et en aimer un autre. Gardons-nous d'insister; mais il est certain que *Notre-Dame de Paris* a été conçue et faite en plein drame intime comme au milieu d'un cercle de flammes.

On dit que Flaubert eut quelque temps sur les lèvres le goût de l'arsenic qu'avait absorbé M^{me} Bovary. Hugo garda l'idée que le malheur s'attachait au nom même de cette Esméralda qui était sortie de son imagination toute vivante avec son tambourin et sa chèvre Djali. L'opéra, qu'il avait tiré de son roman pour M^{lle} Bertin la musicienne, fut joué à Paris par M^{lle} Falcon et par Nourrit. Il portait le nom de *La Esméralda*. M^{lle} Falcon perdit la voix. Nourrit alla se tuer en Italie. Un navire, nommé *Esméralda* qui faisait la traversée d'Angleterre en Irlande, sombra corps et biens. Une jument de grand prix, que le duc d'Orléans avait appelée *Esméralda*, se rencontra, dans une course au clocher, avec un cheval au galop et eut la tête fracassée. C'est Hugo qui nous l'apprend. Que vouliez-vous qu'il pensât, sinon que les créations de son génie étaient assez vivantes pour être soumises aux mêmes lois effrayantes et ténébreuses que tous les êtres créés?

ANDRÉ BELLESORT.

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

Réception sans fil des messages télégraphiques

Nous avons expliqué dans nos deux dernières chroniques comment on peut susciter dans l'éther des vibrations électromagnétiques transversales; ces oscillations, nous l'avons dit, sont d'autant moins absorbées par le milieu, et portent d'autant plus loin que leur fréquence est plus élevée, ou, en termes équivalents, que leur longueur d'onde est plus petite.

Mais il serait bien inutile d'ébranler ainsi l'éther si l'on ne possédait des réactifs capables de mettre ces ondes en évidence; qu'importeraient les couleurs et les sons dans un royaume d'aveugles et de sourds?

En théorie, il n'y a rien de plus simple que de transformer en courants électriques synchrones les ondes électromagnétiques qui passent par un endroit donné: il suffit d'y installer un circuit oscillant (c'est-à-dire comprenant une self-induction et un condensateur) dont la période propre est égale à celle de l'émetteur d'ondes: de même que les ondes sonores parties d'un diapason A excitent à distance un diapason identique B et le font vibrer, ainsi les ondes électromagnétiques issues d'un poste transmetteur

font naître par induction des courants de même fréquence dans un poste récepteur B accordé.

Mais en pratique, il y a de grosses difficultés à vaincre: l'intensité des courants qui parcourent le circuit récepteur dépend évidemment de la quantité d'énergie captée au passage des ondes. Or, celle-ci est toujours inévitablement faible. Tâchons de nous en faire une idée: Soit un poste dont l'antenne rayonne une énergie de 10 kilowatts et un récepteur situé à 500 kilomètres de là et dont le système collecteur soit constitué par un cadre de 10 décimètres carrés de surface. Une telle réception est loin de constituer un record.

Or, à la distance considérée, ces 10 kilowatts sont uniformément répartis sur une sphère de 500 kilomètres de rayon, soit sur une surface de 300 trillions de décimètres carrés. Le cadre de 10 décimètres carrés en intercepte donc seulement les 30 quadrilièmes, soit 3 dix-milliardièmes de watt; pour produire un travail équivalent au soulèvement de 1 gramme à la hauteur de 1 centimètre, une telle puissance devrait agir pendant quatre jours! Il ne semble vraiment pas que ce soit suffisant pour faire hurler des haut-parleurs!

Comment de telles évaluations n'ont-elles pas découragé les premiers pionniers de la T. S. F.?

C'est qu'ils avaient à leur disposition un instrument déjà vieux, mais d'une sensibilité merveilleuse aux courants électriques, le téléphone: si devant une des extrémités d'un aimant NS (fig. 1),

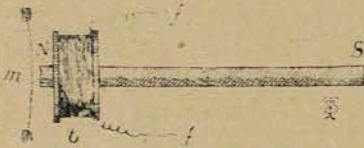


Fig. 1. LE TÉLÉPHONE.

Devant un aimant permanent NS portant autour d'une de ses extrémités une bobine *b* de fin fil de cuivre, on fixe une membrane de fer doux *m*. Celle-ci est attirée davantage ou relâchée suivant

le sens du courant qui traverse la bobine.

Si ce courant est périodique, la membrane vibre avec la même fréquence; ces vibrations se communiquent à l'air ambiant, où elles se traduisent par un son.

Cet appareil est sensible à des courants extraordinairement faibles.

on fixe une mince lame de fer doux *m*, celle-ci, attirée par le pôle magnétique *N* se bombe légèrement; supposons que cette même extrémité porte une bobine *b* formée d'un grand nombre de tours de fin fil de cuivre isolé, les moindres courants qui la traversent accentueront ou relâcheront la tension de la feuille de fer suivant le sens du courant d'alimentation; dès lors un courant pulsatoire déterminera dans la feuille de fer des vibrations synchrones qui se communiqueront à l'air ambiant et ainsi le son émis par la membrane téléphonique dévoilera à la fois l'existence et la fréquence des courants qui parcourent la bobine. Les bons téléphones décèlent de cette façon des courants d'une intensité très inférieure au millionième d'ampère.

Voilà, semble-t-il, le réactif idéal: nous intercalerons un tel téléphone dans notre circuit oscillant récepteur et... nous n'entendons rien!

Nous serons tentés de croire que c'est, malgré tout, la sensibilité du téléphone qui est insuffisante. Eh bien! non, nous calomnions cet excellent serviteur:

Un instant de réflexion nous fera comprendre que nous nous y sommes mal pris avec lui:

Les ondes hertziennes qu'utilise la T. S. F. ont en général une fréquence extrêmement élevée, supérieure à 100.000 oscillations par seconde. Or, la membrane de fer du téléphone, ayant une masse très appréciable, ne peut pas, pendant la durée si courte d'une de ces alternances, exécuter un mouvement d'amplitude suffisante pour amorcer un son audible.

Et d'une!

Mais il y a plus: l'amplitude de ces vibrations fût-elle très grande, le téléphone serait muet quand même, car notre oreille est ainsi faite qu'elle ne perçoit que les vibrations dont les fréquences sont comprises entre 16 et 50.000 oscillations par seconde.

Au-dessus et en dessous la membrane produit encore des ondes aériennes, mais ces ondes ne sont plus sonores. Avec des vibrations même très énergiques de fréquence dépassant 100.000, le téléphone serait sans action sur notre oreille. Et de deux!

Comment sortir de là?...

C'est la lampe à trois électrodes — déjà décrite à propos des

transmetteurs à ondes entretenues — qui nous tirera le mieux d'affaire.

On se rappelle (1) que cette lampe renferme (fig. II) : 1° Un mince filament métallique qui, porté à l'incandescence, lance dans toutes

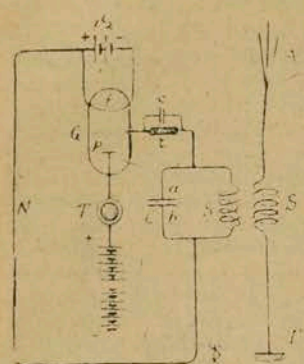


Fig. II. LA LAMPRE-TRIODE COMME DETECTRICE. — Le fonctionnement de ce dispositif est expliqué dans le texte.

Signaux seulement que la plaque est maintenue positive parce qu'elle est reliée par l'intermédiaire du téléphone T au pôle + de la batterie p_1 .

La grille est reliée au pôle — de la batterie p_2 par l'intermédiaire d'une énorme résistance non inductive r (au moins un million d'ohms). De cette façon son potentiel est très rapproché de celui du pôle négatif de la batterie p_2 , ce qui est requis pour son bon fonctionnement.

Pour que les courants oscillants puissent traverser sans amortissement cette énorme résistance un petit condensateur c est mis en dérivation sur r .

les directions une grille très dense d'électrons négatifs; 2° Une plaque P reliée au pôle positif d'une batterie d'accumulateurs à tension assez élevée p_1 (100 volts); grâce à sa charge positive, elle oriente vers elle le flux des électrons qui s'écoulent par le trajet PTp_1N/P formant ainsi un véritable courant électrique; 3° Une grille G dont la mission est de régler la quantité d'électrons qui atteignent la plaque, ou, ce qui revient au même, de moduler le courant qui traverse le circuit PTp_1N/P . Ce flux est renforcé en arrière et le courant arrêté lorsque la grille est rendue négative; le flux et le courant sont intensifiés lorsque la grille est rendue positive.

Cela étant, on établit les connexions représentées par la figure II (2). Un téléphone T est intercalé dans le circuit de plaque et la grille G est reliée à un circuit oscillant SC; celui-ci est supposé accordé exactement avec le circuit oscillant du transmetteur dont on veut recevoir les signaux (3); devant la self S on en a disposé une autre S' qui, avec son antenne A et sa terre T, constitue également un circuit oscillant de même période.

1. Pour comprendre comment cette lampe agit pour déceler les ondes hertziennes, supposons d'abord que le poste à capter soit un émetteur à étincelles lançant par seconde un grand nombre de trains d'ondes très amorties (4), selon le graphique de la figure III, a. Ces

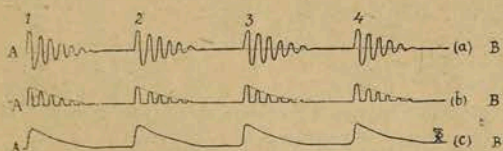


Fig. III. DETECTION DES ONDES AMORTIES. — Chaque étincelle du poste émetteur produit un train d'ondes très amorties :

- a) Le premier graphique peut figurer à la fois :
 1. Les courants à haute fréquence du poste émetteur;
 2. Les ondes amorties diffusées par le poste émetteur;
 3. Les courants induits dans le système antenne-terre du poste récepteur.
4. Les courants induits dans le circuit oscillant SC du poste récepteur.

En effet, ces quatre phénomènes sont synchrones.
 b) Le « courant de plaque » est toujours de même sens, puisqu'il est déterminé par le flux d'électrons qui part du filament et atteint la plaque. Or c'est ce courant qui alimente le téléphone. Donc ce dernier ne reçoit pas des courants alternatifs proprement dits, mais des courants pulsatoires figurés par la moitié supérieure du graphique a.
 c) La membrane du téléphone ne peut, à cause de son inertie suivre les variations si rapides de ces courants oscillants; mais comme ceux-ci sont toujours de même sens, les pulsations nécessaires se corroborent, et les mouvements de la membrane peuvent être représentés par la courbe qui enveloppe les pulsations du graphique b.

(1) Chronique du 21 décembre 1928.
 (2) Nous signalons dans la légende l'utilité du système RC dont nous ne parlons pas dans le texte pour éviter toute complication.
 (3) On sait qu'on réalise cet accord par t. tonnements en employant des condensateurs et des selfs réglables.
 (4) Chroniques du 17 novembre et du 21 décembre 1928.

ondes produisent par induction dans le système AS'T des courants périodiques très faibles mais en parfait synchronisme avec les oscillations hertziennes. Ces courants pourront donc aussi être représentés par le même graphique III, a. Or ces courants, par une nouvelle induction de S' sur S provoquent dans le circuit oscillant SC des courants à chaque instant opposés à ceux qui parcourent la bobine S', mais dont la période est encore une fois identique. Il s'ensuit que le graphique III, a peut également servir à les figurer. Dans ce dernier cas, la partie située au-dessus de la ligne AB correspond aux moments où les courants rendent la grille positive (car cette grille prend toujours le potentiel de l'armature a du condensateur C, fig. II); la partie située sous cette médiane correspond aux moments où ces courants rendent la grille négative.

En fin de compte, un courant circulera dans le téléphone T chaque fois que l'oscillation correspond à une partie du graphique située au-dessus de AB, et ce courant constamment de même sens, quoique d'intensité variable, pourra être figuré par le graphique III, b.

Mais nous avons vu, il y a quelques instants, que la membrane du téléphone ne peut suivre des pulsations aussi rapides; toutefois, les impulsions reçues étant cette fois toutes de même sens, la membrane obéira globalement à ces impulsions et la courbe qui les enveloppe (trait pointillé) représentera ses mouvements successifs; ces mouvements se réduisent à une oscillation unique pour chaque train d'ondes de l'émetteur (fig. III, c).

Dès lors, le téléphone ronflera pendant tout le temps que des étincelles jailliront à l'émetteur; ce ronflement sera relativement énergique, car le courant de plaque est beaucoup plus intense que celui qui traversait le système AT (fig. II) : ce dernier, en effet, ne sert qu'à déclencher le courant de la batterie p_1 .

II. Supposant en second lieu qu'il s'agisse de déceler les ondes hertziennes émises par un émetteur à lampes (ondes entretenues). Comme il vient d'être expliqué et comme il ressort de la figure IV, a,

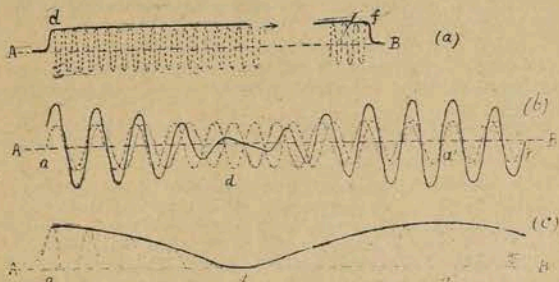


Fig. IV. DETECTION DES ONDES ENTRETENUES.

a) Les ondes envoyées par le poste émetteur ont la forme indiquée par le graphique a. Les courants provoqués dans le téléphone sont figurés par la moitié supérieure de ce graphique.

Comme la membrane ne peut prendre des alternances si rapides elle se meut suivant l'enveloppante, c'est-à-dire qu'elle se tend au début (d) et se détend à la fin (f) de l'émission. Pendant celle-ci, elle reste immobile. Toute communication régulière est donc impossible.
 b) Près du poste récepteur on a installé un très faible émetteur dont la période est très voisine de celle du poste à capter. Ce petit poste secondaire est appelé hétérodyné.

La combinaison de l'oscillation produite par le poste à capter (marquée en traits interrompus) avec l'oscillation produite par l'hétérodyné (marquée en pointillé) provoque une onde nouvelle (marquée en trait gras) d'intensité périodique variable. Il se produit des battements.

c) Le téléphone du récepteur reçoit des courants correspondant à la partie supérieure de l'onde combinée. La membrane ne peut suivre les pulsations isolées trop rapides pour elle. Elle suit les mouvements correspondant à la courbe enveloppante et dès lors, émet un son pendant toute la durée de l'émission. Une communication par traits et points est donc possible.

la membrane téléphonique subit un mouvement au début c et à la fin f de chaque émission; mais pendant la durée de celle-ci la membrane ne bouge pas; par conséquent, aucun son n'est émis. Dans ces conditions, il est impossible d'établir une communication par traits et points (sons prolongés ou courts).

Plusieurs artifices ont été utilisés pour tourner cette difficulté; celui qui a prévalu est d'une remarquable ingéniosité. Rappelons à ce sujet ce que nous avons écrit dans notre chronique du 21 octobre 1927 sur les battements sonores. Soient deux diapasons

ayant à peu près (pas exactement!) la même période et vibrant très près l'un de l'autre. Leurs effets sur l'air ambiant se combinent et il résulte de ces « interférences » un phénomène très intéressant : dans le graphique IV, *b* nous figurons respectivement par une ligne interrompue et par une ligne pointillée les vibrations que deux diapasons impriment simultanément à l'air : au début elles sont concordantes et ajoutent leurs effets (en *a*) ; il en résulte un son renforcé. Mais bientôt une des vibrations prend de l'avance (puisque les périodes diffèrent un peu) si bien que, en *d*, il y a discordance complète : les deux vibrations opèrent en sens opposés et se neutralisent mutuellement : il y a donc silence. Un nouveau décalage progressif amène un deuxième accord en *e*... et ainsi de suite. Bref, l'oreille perçoit des « battements », c'est-à-dire des alternances de son et de silence ; ces battements sont beaucoup plus espacés que les vibrations de chacun des deux diapasons, et le sont d'autant plus que ceux-ci diffèrent moins entre eux.

Rien n'empêche d'opérer de même avec les ondes électromagnétiques : à côté du poste récepteur on installe un tout petit poste d'émission dont les ondes frappent le récepteur avec une intensité à peu près égale à celle des ondes du transmetteur éloigné dont on veut recevoir les signaux (1). En tournant les manettes de la self ou du condensateur de ce poste émetteur secondaire, on règle sa période de telle sorte qu'elle soit un peu plus longue ou plus courte que celle du poste à capter : les ondes de ces deux postes peuvent donc être figurées par le trait interrompu et le trait pointillé de la figure IV, *b*, et leur combinaison produit une nouvelle onde marquée en trait gras.

Il faut noter pourtant que le courant qui est admis dans le téléphone ne correspond qu'à la partie située au-dessus de AB comme il a été expliqué plus haut. Puisque la membrane ne peut suivre l'allure des pulsations isolées, elle suivra dans ses mouvements la ligne enveloppant ces pulsations, soit le trait gras de la figure IV, *c*.

Ce sont là des vibrations beaucoup moins fréquentes ainsi, et ramenées dans le domaine acoustique : le téléphone chantera pendant toute la durée de l'émission : On pourra donc communiquer par points et traits (sons courts ou prolongés).

En modifiant légèrement la période de l'émetteur secondaire, on allongera ou on raccourcira la période du battement : d'où le miaulement classique des postes récepteurs quand on tourne les manettes.

Le mode de réception qui vient d'être décrit est appelé *hétérodyné*, parce qu'il fait intervenir un poste secondaire extérieur au récepteur.

Il est possible — et cela se fait habituellement — de faire servir la lampe-triode de réceptrice elle-même comme transmettrice secondaire en même temps qu'elle agit comme réceptrice : il suffit pour cela d'intercaler dans le circuit du téléphone une petite self (appelée bobine de réaction) agissant par induction sur la bobine S et entretenant ainsi des oscillations permanentes dans le circuit. Comme on ne fait intervenir alors aucune énergie extérieure, cette réception est dite *autodyne*.

Nous expliquerons dans notre chronique suivante comment on peut amplifier l'intensité des sons ainsi reçus, et comment ces principes ont été appliqués à la radiotéléphonie.

J. TILLIEUX.

(1) Ce petit transmetteur local doit donc être extrêmement faible, puisque, placé à quelques décimètres au plus, il ne doit pas agir plus fort qu'un poste distant de plusieurs dizaines ou centaines de kilomètres!

Méditerranée⁽¹⁾

Poursuivons notre route. Nous remontons maintenant, à toute vitesse, les temps miocènes. Voici une Méditerranée singulière où l'élément continental et insulaire a pris la prépondérance et où le domaine maritime se réduit à des chenaux plus ou moins profonds. Le détroit de Gibraltar n'existe pas ; l'instant où il prendra naissance, par un effondrement, cet instant est déjà derrière nous. C'est un autre détroit, au sud des chaînes du Rif, qui, sous nos yeux, fait communiquer entre elles les eaux méditerranéennes et les eaux atlantiques. Mais bien vite la scène change. Les chenaux s'élargissent ; les îles s'amoindrissent, se rapetissent, et beaucoup d'entre elles disparaissent. La Méditerranée devient immense. La voici qui couvre une partie de la Provence, qui occupe la vallée du Rhône, qui s'étend, au nord, bien plus loin que Lyon. Les Alpes existent, certes, et même formidablement hautes, mais à la place du Jura, c'est la mer. Et la mer s'en va vers l'est, noyant ce qui est aujourd'hui la plaine suisse, roulant ses flots jusqu'au pied des Alpes ; elle s'en va, par la Bavière, par la région de Salzbourg, par la Basse-Autriche ; elle est à Vienne ; elle entoure les Alpes et pénètre, par de longs golfes semblables à des fjords, jusque très avant dans la chaîne ; elle noie la plaine hongroise ; elle s'unit, par des détroits sans cesse déplacés, à une autre mer qui prolonge la Méditerranée orientale et qui dépasse largement les limites que la mer Noire aura plus tard ; quand l'heure de l'arrivée des hommes aura sonné. Sur cette scène changeante, des volcans, çà et là, s'empanachent de fumée, vomissent des cendres et des laves. Ils sont particulièrement nombreux et actifs dans la Méditerranée occidentale, en Sardaigne, le long de la côte africaine, le long de la côte espagnole ; ils témoignent de l'intense déformation que subit, dans cette contrée, l'écorce terrestre ; ils sont la réplique des grands mouvements de descente qui font disparaître les îles, effritent les bords du continent, creusent des gouffres entre la Provence et les Baléares, entre la Corse et les Alpes maritimes, entre la Sardaigne et l'Afrique. A aucun moment de son histoire, la Méditerranée n'a été plus mobile, plus changeante, plus secouée de séismes, plus arrosée de cendres, plus éclairée, la nuit, par la lueur sinistre des volcans.

Dans notre voyage fantastique, en remontant dans le passé, en remontant le cours de la Durée comme un nageur infatigable qui remonterait le cours d'un fleuve, nous avons dépassé le Miocène. Désormais, la Méditerranée ne mérite plus son nom ; ce n'est plus une mer intérieure ; c'est un océan véritable, sorte d'Atlantique transversal, je veux dire d'Atlantique parallèle à l'Equateur terrestre, alors que l'Atlantique, qui n'existe pas encore et qui est en train de se former, s'allongera d'un pôle à l'autre. Cet océan transversal, allongé de l'ouest à l'est, les géologues l'appellent la Téthys. La Méditerranée d'aujourd'hui, la Méditerranée des hommes, n'est qu'un très petit reste, un très modeste témoin de la Téthys immense, graduellement rétrécie, fragmentée, divisée, qui, pendant bien des millions d'années, peut-être pendant un milliard d'années finissant au Miocène, a été l'un des traits caractéristiques du visage terrestre.

Essayons de fixer quelques-unes des visions qui se déroulent, devant nos yeux, à contre sens, pendant que nous remontons l'histoire de la Téthys. Oh ! combien elles sont différentes les unes des autres ! et combien chacune diffère de la petite Méditerranée d'aujourd'hui !

Le début des temps tertiaires : les Alpes n'existent point,

(1) Voir la *Revue Catholique* du 8 février.

La revue catholique
des idées et des faits

la plus répandue,

la moins chère,

la mieux informée

ni l'Apennin, ni l'Atlas. La mer couvre l'Afrique du Nord, et l'Afrique centrale jusqu'à la région soudanaise; elle couvre la Corse orientale; mais la Corse occidentale, au contraire, est émergée, et, par les Maures et la Provence, se rattache, promontoire énorme, au massif français qui comprendra la Montagne Noire, les Cévennes, le Vivarais, le Velay, l'Auvergne. L'Espagne est une île, largement prolongée vers l'ouest, Atlantide aux proportions démesurées qui s'en va, soit à l'état de continent, soit à l'état d'archipel aux îlots innombrables, jusque très près de la lointaine Amérique. Et vers l'est, notre Téthys a l'air de s'étendre indéfiniment. Si nous avions à notre disposition un navire, nous pourrions voguer, par-dessus l'Arabie, jusqu'à la région himalayenne, car l'Himalaya n'existe pas plus que les Alpes; et notre esquisse nous porterait, en se détournant au sud pour longer la côte d'une vaste Indochine, jusqu'à la région des îles de la Sonde, jusqu'au mystérieux Pacifique.

La scène change. Autre vision : nous sommes déjà terriblement loin dans le passé; nous sommes à un instant de cette longue période que les géologues ont nommée le Trias. Voici la Téthys, large, semble-t-il, de deux ou trois mille kilomètres. Elle va du Pacifique au Pacifique, faisant ainsi plus de la moitié du tour de la terre. Oui, nous la suivons depuis la région qui sera, pour les hommes, l'Amérique centrale, nous la suivons à travers le domaine atlantique, séparant deux continents immenses qui deviendront, après s'être effondrés, l'Atlantique Nord et l'Atlantique Sud des hommes. Avec elle, nous arrivons à la région européenne. Comme cette mer est étrange! Au nord comme au sud, elle a, le long de ses rives, des lagunes d'une largeur incroyable, où, sous les ardents rayons du soleil, le sel marin cristallise, accompagné d'autres sels; entre ces deux zones de marais salants où le sel fait des taches éblouissantes, s'étendent des fosses profondes, où s'accumulent les sédiments qui formeront plus tard les Alpes; mais la profondeur des fosses varie sans cesse et, si nous nous arrêtons au-dessus de l'une d'elles, nous la verrions s'accider de bas-fonds, se parsemer d'îles sablonneuses, dégénérer quelque temps en une chaîne de lagunes, s'emplir partiellement de dépôts salins, puis revenir ensuite à sa profondeur primitive. Dans l'eau de ces fosses habituellement profondes, des bêtes vivent, mollusques de diverses natures. Tout cela se suit vers l'est jusqu'à l'Europe levantine, jusqu'à l'Asie antérieure, jusqu'à la zone méridionale de l'Asie centrale. Sur l'emplacement de l'Himalaya futur, la Téthys passe, bordée au sud par le continent hindoustannique, au nord par une autre continent, qui sera plus tard le Tibet et la Chine. Et voici, dans la mer himalayenne et, plus loin encore, dans la mer d'où surgiront les îles de la Sonde, voici les mêmes mollusques que nous venons de voir sur l'emplacement des Alpes : espèces qui ont pris naissance nous ne savons où et qui se sont propagées dans le milieu marin en suivant les côtes. Elle nous conduisent ainsi, de proche en proche, jusqu'à ce confluent oriental de la Téthys et du Pacifique; et nous faisons, en les suivant, comme je le disais, plus de la moitié du tour de la planète.

La scène change encore : nous voici parvenus à bien des centaines de millions d'années de l'époque humaine; nous sommes en pleine période carbonifère. La Téthys existe; nous la reconnaissons aux deux continents qui la bordent. Mais comme elle est élargie! Elle ne mesure pas moins de 6.000 kilomètres, du nord au sud, tandis qu'elle est longue, de l'ouest à l'est, de 25.000 kilomètres. Elle va du Pacifique au Pacifique, comme la Téthys du Trias. Mais le climat qui règne au-dessus d'elle est bien différent. Au lieu du brûlant soleil qui calcinait ses rives et évaporait l'eau des lagunes côtières, ce sont de chaudes et humides brumes qui, dans les continents et les îles, exaltent prodigieusement la végétation. La forêt couvre les rivages; elle s'avance même dans le domaine maritime partout où la profondeur de l'eau est faible.

Curieuse forêt, combien différente, avec ses roseaux géants, ses arbres aux formes géométriques et aux feuilles trop régulières et trop rigides, ses fougères aux frondes trop graciles, combien différente des forêts qui, plus tard, abriteront, reposeront, réjouiront les hommes! Forêt tellement serrée que le jour y pénètre mal et qu'elle est perpétuellement obscure; forêt sur laquelle pèsent une atmosphère lourde et un silence oppressant, car la vie animale y est muette et les seuls bruits que l'on y puisse entendre sont le craquement d'une branche qui tombe et le bourdonnement d'un insecte qui vole! Le long du bord nord de la Téthys, la forêt couvre des lagunes marécageuses dont les dimensions semblent indéfinies : sur la future Amérique, elles sont larges, ces lagunes, de 1.500 à 2.000 kilomètres; sur l'Europe centrale, elles sont larges d'au moins 500 kilomètres; elles font, à la Terre, une demi-ceinture, d'un vert sombre. Là, dans l'intérieur des lagunes boisées se préparent les réserves de combustible d'origine végétale qui serviront plus tard aux hommes, les couches de houille et d'antracite qui sont de la chaleur solaire emmagasinée, pour eux, sous une forme ténébreuse, solide et froide, et que les hommes sauront réveiller et rendre de nouveau lumineuse et donneuse de vie. Au sud de la chaîne des lagunes boisées, en pleine Téthys, les îles abondent, ici clairsemées, plus loin groupées en archipels, les unes plates et — parce qu'elles sont couvertes de forêts — semblables à de grandes feuilles de végétaux aquatiques étalées sur l'eau, les autres accidentées de hautes montagnes et n'ayant de forêts que dans leurs vallées. A la vitesse où nous marchons, le troupeau de ces îles semble animé, tant il est changeant; et l'on croirait voir dans l'étrange océan au contour incessamment variable, les ébats, coupés de sommeils, d'une troupe de monstres marins.

Telle est, aux yeux des géologues, la vraie Méditerranée. Leur Méditerranée, à eux, c'est la Téthys; quelques-uns disent la Mésogée. Ils suivent ses transformations d'âge en âge. Ils la voient, déjà constituée, au début de l'ère primaire, dans les périodes, d'antiquité fabuleuse, qu'ils appellent le Cambrien et le Silurien; et, depuis lors, ils ne cessent pas de l'étudier et de la contempler. La géologie est, sans doute, l'histoire de toute la Terre; mais aucune partie de l'histoire de la Terre n'est aussi bien connue que celle qui est relative à la Téthys. Pourquoi? parce que cette mer transversale a constamment varié, dans ses profondeurs comme dans le dessin de ses côtes, et parce qu'elle est graduellement rétrécie. Les sédiments formés dans son sein et accumulés sous ses flots ont été, de la sorte, exondés; ils font aujourd'hui partie du domaine continental ou insulaire; ils sont accessibles à l'observation géologique; ils racontent, par leurs fossiles et par la nature même des roches qui les composent, les vicissitudes de la vie sous-marine, et la déformation des îles et des côtes pendant le lent écoulement des siècles.

La Téthys nous apparaît ainsi, malgré ses variations incessantes, comme l'un des traits permanents, ou quasi-permanents, de la face terrestre. L'autre trait permanent, c'est le contour du Pacifique. Je ne puis pas concevoir le visage de notre planète sans ces deux linéaments, et tous les autres traits de la géographie me paraissent, à côté d'eux, d'importance secondaire. Sans doute la Téthys s'est graduellement rétrécie, par le rapprochement de ses bords; elle a même fini par disparaître presque complètement en tant que mer; car les témoins maritimes de son ancienne extension, la Méditerranée actuelle, la mer Rouge, le golfe Persique, les mers de la Sonde, la mer des Antilles, sont vraiment peu de chose au regard de ce qu'elle a été. Mais ce rétrécissement, ce rapprochement graduel du rivage méridional et rivage septentrional a eu comme effet de plisser les sédiments entassés dans les fosses marines, et de faire surgir, comme autant de vagues de pierre, les plis ainsi formés. Les fonds de la Téthys sont devenus des faisceaux de

plis; et comme ces faisceaux, sous la pression qui les façonnait sont montés très haut au-dessus des ondes, ils sont eux-mêmes devenus des chaînes de montagnes. Oui, il y a entre les monts et les mers cette relation mystérieuse : les monts naissent des mers, telle la Vénus Amphitrite de la mythologie; et les chaînes les plus hardies, les plus massives, les plus sourcilleuses, les plus parées de glaciers et de champs de neige, sont faites de sédiments déposés dans des fosses marines profondes qui s'allongeaient parallèlement à la direction de la chaîne future et s'approfondissaient au fur et à mesure qu'elles s'emplissaient de vases, de calcaire et de sable. Deux chaînes énormes se sont dressées sur le bord nord de la Téthys, diminuant sa largeur totale de toute l'étendue que l'on obtiendrait en déroulant et étalant leurs plis. La première de ces chaînes a reçu des géologues le nom de chaîne hercynienne : elle s'est faite pendant les temps carbonifères et pendant ceux qui les ont immédiatement suivis et qui marquent la fin de l'ère primaire; elle a eu, quand elle était jeune et qu'elle se dressait au-dessus des flots, une largeur, du nord au sud, d'au moins 1,000 kilomètres, atteignant, çà et là, 2,500 kilomètres; elle est, aujourd'hui, en grande partie ruinée, mais elle a de beaux restes et des témoins grandioses, le Pays de Galles et le Cornouaille, l'Armorique et l'Ardenne, le Plateau Central français, les Vosges, la Forêt Noire, les monts de la Bohême, et de la Saxe, la Meseta espagnole, de nombreux massifs dans les Pyrénées, les Alpes et l'Atlas, enfin l'ossature même du Caucase, des grandes chaînes de l'Asie centrale et de l'Indochine. La seconde, née beaucoup plus tard, vers la fin des temps secondaires, et lentement formée, pendant toute l'ère tertiaire, par le mouvement irrésistible qui poussait toute l'Afrique sur l'Europe, s'appelle la chaîne alpine. Vous savez ce qu'elle comprend en Europe, et quelle est sa largeur et combien elle est haute. Mais elle n'est pas seulement européenne. Elle comprend aussi l'Atlas, en Afrique, et les chaînes de l'Asie Mineure, et celles de l'Arménie et de l'Irak, de la Perse, du Turkestan, de l'Afghanistan, du Bélouchistan, l'Himalaya, enfin où sont actuellement les plus hauts sommets du monde, ceux qui sont encore vierges de tout pas humain. Ces deux chaînes sont à peu près parallèles; elles remplacent l'ancienne Téthys; elles sont, pour les géologues, les fonds mêmes de la Téthys, plissés et surélevés; elles racontent l'histoire de la mer, comme des inscriptions gigantesques racontent, parfois, toute une civilisation disparue. Elle sont la Téthys même; et, quand les géologues regardent les Alpes, l'Himalaya, l'Apeünin, l'Atlas ou le Caucase, immédiatement se présente, à leurs yeux, avec ses flots tout pareils aux flots qui baignent aujourd'hui nos rivages, la mer transversale, si large, où les vagues pouvaient rouler, du Pacifique au Pacifique, sur un parcours de six mille lieues.

J'ai annoncé une Méditerranée changeante : je crois que j'ai tenu ma promesse. Comme nous voici loin de l'illusion de la pérennité des choses! Comme notre Méditerranée s'est agrandie! Comme son rôle s'est magnifié! comme sa durée paraît allongée! Et, à travers tant de changements, pendant bien des millions de siècles elle garde ce caractère de *trait permanent* qui évoque l'idée d'une *nécessité* mystérieuse, de sorte que cette longue histoire se déroule comme un hymne à la gloire de la Méditerranée.

On voudrait, n'est-ce pas? se tourner vers l'avenir et essayer de prévoir ce qui adviendra de notre mer et si la *nécessité* dont je parle se poursuivra longtemps encore. Mais le géologue est l'homme du passé, et son regard est inhabile à pénétrer le futur. La Méditerranée ira-t-elle toujours se rétrécissant? l'Afrique continuera-t-elle cette lente et irrésistible progression vers l'Europe qui a fait peu à peu surgir la chaîne hercynienne d'abord, puis les Alpes? Une chaîne nouvelle se prépare-t-elle dans les abîmes, profonds de plusieurs milliers de mètres, qui séparent les rivages européens et africains? Et, par contre, d'autres abîmes ne s'ouvriront-ils

pas, engloutissant quelque-une de nos îles, faisant glisser dans les flots quelque fragment du domaine continental? A ces questions, personne en pourrait répondre.

Même ignorance hélas! au sujet de l'humanité. Nous commençons à balbutier son âge, à supputer le nombre des années qu'elle a déjà vécues. Mais qui dira le nombre des années qui lui restent à vivre? L'épisode humain, dans l'histoire générale de la Terre, n'aura été au demeurant qu'un chapitre bien court, mais nous sommes tout à fait incapables d'évaluer l'importance de ce chapitre par rapport à celle des autres, comme de prédire la manière dont il finira.

Tout ce que j'ose prédire, c'est que, tant qu'il y aura des hommes, ils continueront de se presser sur les bords de la Méditerranée. Le pays méditerranéen gardera son prestige; et d'immenses multitudes viendront, comme en pèlerinage, vers ses Villes saintes, vers les Tombeaux fameux qui sont l'orgueil de ses rives; vers le Sépulcre sacré dont le seul nom faisait se dresser et courir aux armes les fiers seigneurs et les rudes paysans et artisans du moyen âge; vers les palais, les temples, les musées et les ruines qui sont le patrimoine commun et la vraie richesse de la famille humaine; vers les jardins enchantés qu'ont célébrés tant de poètes et où — comme disait Flaubert — « l'air est si doux qu'il empêche de mourir ». Berceau de la poésie et de la philosophie, des lettres, des sciences et des arts, le bassin méditerranéen restera, suivant toute vraisemblance, jusqu'à la fin, jusqu'aux dernières heures, l'endroit du monde où la pensée sera vraiment chez elle, où l'homme sera le plus vraiment homme, c'est-à-dire le plus semblable à Dieu. C'est là aussi que la prière sera la plus continue et fervente. C'est de là que monteront, vers la voûte étoilée qui regarde avec tant de curiosité et avec un tel étonnement la Terre, c'est de là, dis-je, que monteront les louanges préférées du Créateur, les plaintes auxquelles Il ne peut pas résister, les actes de foi qui sont capables de transporter les montagnes, les actes d'amour plus brûlants que les plus clairs soleils de la Voie Lactée.

La fin? Les dernières heures? Comment se figurer cela? Il est bien certain que l'humanité n'est point immortelle. Mais il y a plusieurs façons d'imaginer sa mort. S'éteindra-t-elle lentement, comme une race finissante, comme ces Mélanésiens et ces Polynésiens que le seul contact de la race blanche a condamnés à l'extinction totale? Y aura-t-il un dernier homme? Il me semble le voir, ce dernier survivant de la nation dernière, quelque part sur le rivage méditerranéen, contemplant une fois encore la mer paisible et le ciel serein, avant de se coucher sur le sable et de s'endormir pour toujours au bruit berceur des flots qui ont vu tant d'autres hommes et qui en savent si long sur le néant des choses. Ou bien l'humanité entière, dans la plénitude de sa force, sera-t-elle victime d'une épidémie monstrueuse ou d'un cataclysme bouleversant toute la surface de la planète? Oh! comme on voudrait savoir... et l'on ne sait absolument rien.

Il est temps de conclure, et je serais très désolé si cette évocation paraissait, à mon lecteur, longue comme une de ces périodes géologiques que j'essayais tout à l'heure de dérouler devant lui. Une heure vient de passer, pendant laquelle, imperceptiblement, mais sûrement, la Méditerranée a changé, comme chacun de nous a changé, comme a changé la Terre, comme ont changé les cieux.

La Méditerranée a changé, pendant cette heure, non point seulement parce que, à sa surface, le vent s'est élevé, faisant naître la houle et blanchir la crête des vagues; elle a changé dans ses fonds, ici quelque peu creusés, là quelque peu gonflés; peut-être ces deux mouvements contraires se sont-ils exactement compensés, sans produire aucune variation du niveau marin; peut-être la compensation n'est-elle pas absolument exacte et peut-être, sur les côtes, un instrument très précis, d'ailleurs irréalisable, montrerait-il que le niveau est légèrement monté au descendu. C'est un

Salle PATRIA, rue du Marais, BRUXELLES

CONFÉRENCES CARDINAL MERCIER

DIXIÈME ANNÉE

Prendront la parole cet hiver :

- 20 novembre, S. G. Mgr du BOIS de LA VILLERABEL, archevêque de Rouen, primat de Normandie : *Jeanne d'Arc, du bûcher à la réhabilitation.*
- 27 novembre, Le Commandant PIERRE WEISS, commandant le Bourget : *Les charmeurs de nuages.*
- 4 décembre, M. RENÉ BENJAMIN : *LES AUGURES DE GENÈVE — Les vedettes.*
- 11 décembre, M. RENÉ BENJAMIN : *LES AUGURES DE GENÈVE — Les têtes folles.*
- 18 décembre, M. RENÉ BENJAMIN : *LES AUGURES DE GENÈVE — Les fonctionnaires.*
- 8 janvier, M. HENRI MASSIS : *Les écrivains que j'ai connus.*
- 22 janvier, M. JACQUES COPEAU, lecture : *L'Odyssee de Homère.*
- 29 janvier, Le Comte de SAINTE-AULAIRE, ambassadeur de France : *Talleyrand, sa vie, son œuvre.*
- 5 février, M. PAUL HEUZÉ : La grande farce du fakirisme.
- 12 février, Le R. Père SERTILLANGES, O. P., membre de l'Institut : *Savonarole.*
- 19 février, M. JEAN YBARNEGARAY, député des Basses-Pyrénées : *Lamartine, orateur de génie.*
- 26 février, M. PHILIPPE de LAS CASES, du barreau de Paris : *La Justice et son Palais.*
- 5 mars, M. HILAIRE BELLOC : *Le génie du peuple anglais.*
- 12 mars, Le Comte GONZAGUE DE REYNOLD, professeur à l'Université de Berne, membre suisse à la Commission de Coopération intellectuelle de la S. D. N. : *Où va l'Europe?*
- 19 mars, Le Capitaine CARLO DELCROIX, grand mutilé de guerre, député au parlement italien.

La douzième conférence sera donnée le mardi 19 février, à 5 heures précises, par M. Jean YBARNEGARAY, député des Basses-Pyrénées
SUJET : Lamartine, orateur de génie.

Cartes particulières pour chaque conférence en vente à la Maison F. LAUWERYNS, TREURENBERG, 36, tous les jours (dimanches et fêtes exceptés), de 9 1/2 à 12 heures et de 2 1/2 à 5 heures.

Dix Conférences

de M. ANDRÉ BELLESSORT sur VICTOR HUGO

Pour célébrer dignement le dixième anniversaire de leur fondation par S. Em. le Cardinal Mercier, les *Conférences Cardinal Mercier* offrent à leurs fidèles abonnés l'occasion d'entendre à Bruxelles, les dix conférences que M. ANDRÉ BELLESSORT fera cet hiver, à Paris, à la *Société des Conférences*, sur Victor Hugo.

Judi 17 janvier. — Des « Odes et Ballades » aux « Rayons et Ombres ».

Judi 24 janvier. — Le Théâtre de Hugo.

Judi 31 janvier. — Ses premiers romans : « Notre-Dame de Paris ».

Judi 7 février. — Victor Hugo journaliste et voyageur : « les Choses vues » et « le Rhin ».

Judi 14 février. — L'Exil : « Napoléon-le-Petit » et « les Châtiments ».

Judi 21 février. — Le poète épique : « La Légende des Siècles » et « la Fin de Satan ».

Judi 28 février. — Le lyrisme des « Contemplations », des « Quatre Vents de l'Esprit » et de « Toute la Lyre ».

Judi 7 mars. — « Les Misérables ».

Judi 14 mars. — Les derniers romans : « les Travailleurs de la Mer », « l'Homme qui rit », « Quatre-vingt-treize ».

Judi 21 mars. — « De l'Année terrible » à l'année fatale.

LA LOCATION EST OUVERTE

Les conférences paraîtront dans LA REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS
Secrétariat des conférences : à LA REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS
11, BOULEVARD BISCHOFFSHEIM. TÉL. : 220.50

de ces changements infimes qui, multipliés par le nombre immense des années, ont fait l'histoire que je viens de raconter. C'est ainsi que se déforment les mers, que naissent et meurent les montagnes, que les groupes vivants, bêtes ou plantes, apparaissent, pullulent, évoluent dans une certaine mesure, déclinent et s'éteignent. Ainsi finira l'humanité, ainsi finira la Terre; ainsi finiront les cieux, quand le Maître voudra qu'ils finissent et les pliera comme un vêtement.

La puissance de l'heure qui passe, voilà le souvenir qu'il convient de garder de notre méditation. Le sujet que je m'étais proposé s'est bien vite élargi, et par delà le tableau riant de cette mer amie des hommes, une tout autre mer nous est apparue, celle que Lamartine appelait « l'océan des âges » et sur laquelle il se désolait de ne pouvoir « jeter l'ancre un seul jour ». Cet océan-là n'a ni fond ni rives; il se perd de tout côté « dans la nuit éternelle ».

Avait-il la vision de l'océan des âges, l'homme des grottes de Menton, quand, par les soirées tièdes, assis devant l'entrée de la caverne, il regardait tourner dans le ciel profond les astres innombrables? Comprendait-il l'effrayante brièveté de toutes les choses visibles, la brièveté plus effrayante encore de sa propre vie, et, sur cette vague compréhension, édifiait-il une philosophie enfantine? Je ne sais. Je ne sais pas non plus si les derniers humains qui passeront sur le même rivage verront plus clair que lui et seront de meilleurs philosophes. Je suis bien sûr, en tout cas, que le Temps ne leur aura pas révélé ses secrets.

Comme je serais heureux si, dorénavant, la vue seule de la Méditerranée, ou même la seule pensée de cette mer illustre entre toutes les mers, rappelait à mon lecteur le voyage que nous avons fait ensemble, évoquait devant lui la puissance de l'heure qui passe et la grandeur du Temps, ce « gouffre interdit à nos sondes ». J'aurais ainsi contribué — oh! dans une mesure infime, mais un peu cependant — à accroître en lui le sens du mystère ce qui est, pour moi, le but suprême de la science et la marque divine de l'homme.

PIERRE TERMIER.
Membre de l'Académie des Sciences.

La conversion de don Juan

I

La tradition populaire a fixé sous le signe immortel que l'on sait, le type proverbial de don Juan.

La physionomie du redoutable séducteur ne fait honneur, ni au genre humain, ni surtout, et particulièrement à l'homme; une rencontre étrange et complexe de bassesse et de grande allure; d'intelligence et de perversité; de cautele et de cynisme; de vanité et de dédain; de cruauté et de galanterie; de mollesse et d'audace; de scepticisme et de fatuité; et brochant sur le tout, ou plutôt impliquées à l'abominable réseau de ces vices, la conscience orgueilleuse et l'amère volupté du mal commis.

Je ne pense pas qu'en aucun lieu de son incomparable théâtre, Molière ait poussé plus loin la peinture des tristes dessous de l'âme humaine, que dans le *Festin de Pierre*, précisément, qui fut joué pour la première fois à Paris en 1665.

Dès la première scène, Sganarelle, le valet de don Juan, le découvre, sous les traits les plus sombres, à Gusman, l'écurier de la pauvre Elvire :

« ... Par précaution je t'apprends, *inter-nos*, que tu vois en don Juan, mon maître, le plus grand scélérat que la terre ait jamais porté, un enragé, un chien, un diable, un Turc, un hérétique qui ne croit ni ciel, ni saint, ni Dieu, ni loup-garou, qui

passé cette vie, en véritable bête brute, un pourceau d'Epicure, un vrai Sardanapale, qui ferme l'oreille à toutes les remontrances chrétiennes qu'on lui peut faire, et traite de billevesées tout ce que nous croyons. Tu me dis qu'il a épousé ta maîtresse; crois qu'il aurait plus fait pour contenter sa passion, et qu'avec elle il aurait encore épousé toi, son chien et son chat. Un mariage ne lui coûte rien à contracter; il ne se sert point d'autres pièges pour attraper les belles; et c'est un époux à toutes mains. Dame, demoiselle, bourgeoise, paysanne, il ne trouve rien de trop chaud ni de trop froid pour lui; et si je te disais le nom de toutes celles qu'il a épousées en divers lieux, ce serait un chapitre à durer jusqu'au soir... Ce n'est là qu'une ébauche du personnage; et pour en achever le portrait, il faudrait bien d'autres coups de pinceau. Suffit qu'il faut que le courroux du ciel l'accable quelque jour; qu'il me vaudrait bien mieux d'être au diable que d'être à lui, et qu'il me fait voir tant d'horreurs, que je souhaiterais qu'il fût déjà je ne sais où... »

Faisons la part de l'exagération bouffonne dans la diatribe de ce laquais burlesque et peureux, qui se prête en tremblant à toutes les honteuses combinaisons de son seigneur; et libère quelque peu sa conscience timorée, en appliquant, trop durement peut-être, à son maître implacable, tous les vilains qualificatifs qu'il mérite.

Pourtant et, en dépit de l'élégance des termes mesurés, don Juan lui-même n'est pas un spectateur moins sévère du fond pervers de son dilettantisme cruel :

« ... Pour moi, la beauté me ravit partout où je la trouve, et je cède facilement à la douce violence dont elle nous entraîne. (*Comme cela est donc bien et simplement écrit.*) J'ai beau être engagé, l'amour que j'ai pour une belle n'engage point mon âme à faire une injustice aux autres; je conserve des yeux, pour voir le mérite de toutes et rends à chacune les hommages et les tributs où la nature nous oblige. Quoi qu'il en soit, je ne puis refuser mon cœur à tout ce que je vois d'aimable; et dès qu'un beau visage me le demande, si j'en avais dix mille, je les donnerais tous. (*On dirait Montherlant.*) Les inclinations naissantes, après tout, ont des charmes inexplicables (*comme cela va loin dans la psychologie dissertée d'a-présent!*) et tout le plaisir de l'amour est dans le changement. On goûte une douceur extrême à réduire, par cent hommages, le cœur d'une jeune beauté, à voir, de jour en jour, les petits progrès qu'on y fait, à combattre, par des transports, par des larmes et des soupirs, l'innocente pudeur d'une âme qui a peine à rendre les armes, à forcer pied à pied, toutes les petites résistances qu'elle nous oppose, à vaincre les scrupules dont elle se fait un honneur, et la mener doucement où nous avons envie de la faire venir. Mais lorsqu'on en est maître une fois, il n'y a plus rien à dire ni plus rien à souhaiter; tout le beau de la passion est fini, et nous nous endormons dans la tranquillité d'un tel amour, si quelque objet nouveau ne vient réveiller nos désirs, et présenter à notre cœur les charmes attrayants d'une conquête à faire. Enfin il n'est rien de si doux que de triompher de la résistance d'une belle personne; et j'ai, sur ce sujet, ambition des conquérants qui volent perpétuellement de victoire en victoire, et ne peuvent se résoudre à borner leurs souhaits. Il n'est rien qui puisse arrêter l'impétuosité de mes désirs, je me sens un cœur à aimer toute la terre, et, comme Alexandre, je souhaiterais qu'il y eut d'autres mondes, pour y pouvoir étendre mes conquêtes amoureuses... »

Ce beau langage masque à peine l'égoïsme impitoyable de ce maître fourbe; et la scène fameuse de l'acte troisième — qui ne fut dite qu'une fois sur le théâtre, Molière fut obligé de la retirer à la seconde représentation — où l'on voit don Juan promettre un louis d'or à un pauvre qui lui tend la main, si celui-ci accepte de jurer, et sa révoltante attitude à l'endroit de don Louis, son père, découvrent l'incurable venie de sa vicieuse nature.

Le brave Edmond Rostand, qui nous a laissé, sur le sujet (1) une esquisse assez falote, n'a pas mal exprimé le triste aspect de cette fastueuse déchéance :

Donc, vous cherchez pour ne pas trouver?

DON JUAN.

C'est possible!

Car si j'avais trouvé je serais mort d'ennui.

Don Juan n'a rien cherché que la recherche et lui...

(1) La Dernière Nuit de don Juan, chez Charpentier et Pasquelle, 1921.

et ailleurs :

*Ceux qui croient qu'en mourant je me repentirai
Ne m'ont pas regardé quand je sors de l'Alcove...
Je suis le monstre avec une âme...*

II

Ce type légendaire du don Juan répond-il parfaitement au personnage créé en 1630 par l'un des maîtres du théâtre religieux en Espagne, Gabriel Tellez plus connu sous le pseudonyme de Tirso de Molina ?

Il faut répondre que non. Peut-être se rapporte-t-il davantage à ce don Juan Tenorio, dont parle la *Chronique de Séville*, meurtrier du commandeur Ulloa dont il avait enlevé la fille. Mais Molière et les autres ont altéré la figure du protagoniste de *El Burlador de Sevilla y Convidado de piedra* (Le trompeur de Séville ou le Festin de Pierre), de l'écrivain madrilène.

M. Marcel Dieulafoy a consacré une très intéressante étude au théâtre religieux de Cervantes, de Calderon et précisément de Tirso de Molina, dont il est un habile traducteur (1).

Pour faire apprécier le *Trompeur de Séville*, écrit-il, « ... il suffit de restituer au protagoniste les traits caractéristiques que les plus célèbres adaptateurs ont supprimés faute de le comprendre et sous prétexte d'équilibre moral. Le don Juan luxurieux, trompeur et cruel, mais d'esprit religieux, « le fléau et le châtimement des femmes » du drame espagnol, est devenu sous leur plume un grand seigneur libertin et impie... Au point de vue philosophique, l'erreur des interprètes est capitale. La figure du principal personnage en est dénaturée et l'intention de l'auteur travestie. D'une tragédie aux fins édifiantes, on a fait un drame lascif et fantastique. »

En effet, le don Juan de Tirso — continue notre auteur — a la foi, « il croit en Dieu et à l'immortalité de l'âme, il croit à l'efficacité de la confession, il croit à l'excellence des prières de l'Eglise pour racheter les âmes mortes en état de péché... Il y a en don Juan un saint qui sommeille. Il suffirait d'une circonstance heureuse, d'un choc opportun pour le réveiller. Mais le Trompeur de Séville tout au soin de sa réputation ne songe qu'à grossir le nombre de ses conquêtes et reste sourd aux avertissements qui lui sont prodigués ».

Voilà ce qui met à part, dans la galerie des personnages du théâtre religieux en Espagne, le triste héros qui nous occupe; cela explique probablement comment les adaptateurs ont retenu en premier lieu dans l'image qu'ils en ont reproduite, sa scandaleuse impénitence : don Juan ne fait pas son salut; alors que Enrico dans le *Damné pour manque de confiance*, et Cristóbal de Lugo dans le *Truand béatifié* de Cervantes, et don Diego dans *l'Esclave du démon* de Mira de Amescua, en dépit des plus grandes abominations se ressaisissent, ou plus exactement sont ressaisis par la grâce qui les mène à la conversion et à la sainteté.

Cette confiance, il est vrai, dans l'immense miséricorde divine, cette foi robuste dans les miraculeuses possibilités pour l'homme de se reprendre aux envoûtements de la malice diabolique; au fond, cette croyance ferme à la consolante promesse du Christ, qui n'est point venu pour juger mais pour sauver, sont très caractéristiques de la dramaturgie catholique espagnole.

Il faut encore citer, en ce lieu, M. Marcel Dieulafoy, dont nous avons fait notre guide :

« Dans un pays comme l'Espagne — dit-il — où la passion du théâtre était générale, la scène devenait un auxiliaire puissant et un agent de propagande précieuse à la disposition du pouvoir. Les grands tragiques furent-ils sollicités de s'associer à la campagne contre l'hérésie où s'enrôlèrent ils d'eux-mêmes dans la croisade? Quoi qu'il en soit, on les voit, dès lors, s'écarter des théories thomistes, incliner vers les interprétations molinistes et opposer l'espérance réconfortante en un Maître infiniment bon, infiniment miséricordieux, à la doctrine désolante de la prédestination absolue et antécédente que Luther avait exposée dans le *De servo arbitrio*.

« ... Le peuple apprendrait par des exemples choisis pour frapper son imagination, que le criminel, le brigand, le pêcheur endurci ne devaient jamais désespérer de leur salut, s'il ne s'insurgeait pas contre les promesses de pardon et les lois d'amour donnés

(1) *Le Théâtre Espagnol*, par Marcel Dieulafoy, membre de l'Institut, Paris, Bloud, 1907.

par le Christ à son Eglise et qu'en dehors de ces lois, il n'y avait que des catastrophes et des calamités à prévoir. Et comme il s'agissait de rallier tous les bons vouloirs, les auteurs de drames sacrés, sans négliger la dévotion à la Vierge, prirent aussi pour thème la dévotion au Christ Rédempteur, à la Croix ou à l'ange gardien, la piété pour les âmes du purgatoire, l'amour filial. Ces dévotions et ces vertus ne suffisent pas à racheter des fautes graves, mais pareilles à un tison couvert de cendres, elles sont le foyer obscur où s'enflamme l'espérance qui purifie l'âme pécheresse et la prépare à la contrition, à la pénitence et au salut éternel. »

Cervantès, dans *El Rufian dichoso* ou le *Truand béatifié* et Tirso de Molina dans *El Condenado por desconfiado* ou le *Damné pour manque de confiance* ont particulièrement mis en lumière ce sens et cette portée apologétiques de la tragédie espagnole.

De part et d'autre, nous assistons à l'évolution déconcertante d'une âme de ruffian ou de bandit, petit à petit libérée du poids de ses perversités, pour atteindre, en fin de compte, à la sainteté héroïque. Mais il se trouve précisément qu'au fond de leur triste cœur, ces deux aventuriers ont conservé ce « foyer obscur » dont parle Dieulafoy, comme une parcelle inentamée de jeunesse d'âme, et d'où va jaillir la flamme qui les purifiera.

Cristóbal (dans la pièce de Cervantès), en vérité plus fou que méchant, garde, au milieu de ses désordres, une dévotion fidèle au rosaire, le culte des morts, le respect de l'honneur...

Enrico (dans le drame de Tirso), un franc gredin celui-là, et qui accumule les crimes, sans remords, reste attaché à son vieux père qu'il entoure d'une tendre affection... A celui-ci, s'oppose Paulo, ermite austère et défiant de Dieu — voilà justifié le titre de l'ouvrage — qui pour avoir douté de l'aide du ciel, glisse, de faute en faute, jusqu'à l'impénitence. « Il est damné pour avoir manqué de confiance dans la suprême miséricorde de Dieu et professé la croyance à la prédestination (Dieulafoy). »

A cet égard — répétons-le — le don Juan de Tirso, malgré tout ce qu'il demeure en lui de foi catholique, pousse trop loin l'intrépidité de la présomption et — si j'ose dire — rate son salut. Son audace blasphématoire ne se concevrait pas sans sa croyance; elle tient de là tout son prix monstrueux. Le don Juan traditionnel n'a plus été qu'un esprit fort.

III

Il a paru, en 1913, à la *Nouvelle Revue française*, un mystère en six tableaux, *Miguel Manara*, œuvre d'un poète d'origine polonaise, M. O.-W. Milosz, à peu près inconnu en Belgique, et dont M. Jean Cassou nous rappela récemment (1) que seul, en France, M. Francis de Miomandre lui a consacré d'importantes études.

C'est le plus beau des hasards qui m'a mis en mains ce petit livre : je le feuilletais distraitement, et mon regard s'arrêta sur le tableau préliminaire de la distribution des rôles; je lus, écrite sous le nom d'un des personnages, la ligne que voici : *Don Miguel Manara Vincentelo de Leca, le don Juan historique dont les romantiques ont fait don Juan Marana*.

Je suis toujours avide et curieux de saisir dans le vif, une déformation nouvelle de ces bons romantiques...

Le drame de Milosz, c'est la conversion de don Juan. Non seulement l'écrivain polonais (ou plutôt lithuanien, car il n'a pas été étranger à la résurrection de cet Etat septentrional) s'est écarté de la fausse voie des adaptateurs tendancieux de Tirso de Molina; mais il a amendé le scénario du créateur lui-même, dans le sens traditionnel de la dramaturgie espagnole.

A ses yeux, il y a plus, en don Juan, « qu'un saint qui sommeille; auquel il suffirait d'une circonstance heureuse, d'un choc opportun pour le réveiller »; Milosz a trouvé ou inventé la circonstance et ménagé le choc; et le menteur de Séville n'apparaît dans son drame que pour se désavouer, se dépouiller de soi et s'élever au plus pur ascétisme (2).

(1) *Les Nouvelles littéraires* du 29 décembre 1928.

(2) M. A. T. Serstevens a consacré à don Juan une sagace et curieuse étude (*La Légende de Don Juan*, à Paris, chez Piazza, 1924) qu'il convient, au reste, de ne lire qu'avec une extrême prudence. Il est intéressant de noter qu'un nombre des trente-huit œuvres françaises, italiennes, espagnoles, anglaises et allemandes signalées par l'auteur comme les sources de son travail, ne figure point l'ouvrage de Milosz, dont l'édition remonte à 1913. M. A. T. Serstevens prévient le lecteur qu'il a tenté de résumer en un seul personnage les principaux aspects de la double légende du Ténorio et du

Il faut bien que je résume ici ce drame. Je sens déjà combien je vais déformer, malgré tous mes soins et mes efforts, l'admirable histoire; combien je vais appauvrir et dessécher la matière splendide de l'aventure la plus pathétique qui soit : la purification d'une âme pécheresse dans le feu de la souffrance et de l'amour.

Milosz a mis à la scène un Miguel Manara qui n'est pas, à coup sûr, un don Juan au déclin; mais, dès le premier tableau, il ne dissimule ni son ennui; ni l'espérance inassouvie de son désir; ni l'ironie décevante de la vie et des êtres; ni le vide de sa débauche fastueuse et cynique.

Nous sommes au château de don Jaime, dans la campagne de Séville. Le festin s'achève dans les rires, les blasphèmes, la saoulerie. Et voici que don Fernand s'avance vers don Miguel, roi de la table et beau parleur. Don Fernand est un vieillard, mais dit-il

« ... Je ne baisse pas les yeux, et ma peau n'est pas plus blanche, parce que je te dis ce que j'ai à te dire : tu es une lâche et un félon. »

Avec une fureur magnifique, il crache son mépris à la face du Séducteur interdit : il fait le compte des vilénies dont l'autre a tressé sa triste parure. Mais il se reprend aussitôt. Il ferme les yeux au spectacle écœurant des perversités du Manara. Il pense qu'il a trente ans :

« ... Tu es riche d'un raison mauvaise, mais puissante. »

et, à brûle-pourpoint, de tout le poids de son autorité brusque et pourtant bonne et douce, il fait promettre à Miguel, qu'il viendra guêter à la messe, à l'église de la Caridad, Girolama Carillo de Mendoza. C'est une noble fille de seize ans, pure et droite. Et c'est d'elle que don Fernand espère audacieusement qu'elle arrachera Miguel à des folies et à ses turpitudes.

Et Girolame, en effet, aura raison du Séducteur. Je pense qu'il n'y a pas beaucoup de pages dans la littérature amoureuse, qui valent la substance et le charme de ce long dialogue. Nous sommes très loin du vieux thème romantique du lion racheté par la colombe. Ces rédemptions sont de courte durée. Et le lion finit par croquer la colombe. Si Girolame est, tout entière, baignée de la candeur de Marguerite, elle est riche de la clairvoyance sereine de Béatrice. Elle n'a pas peur de don Miguel, qui lui a fait connaître, de sa vie,

« ... Ce que l'on en peut dévoiler à une jeune fille,
Et c'est beaucoup, hélas,
Et c'est trop... »

Elle n'ignore pas que le mal est dans le monde; ni qu'il ait été dans l'âme de celui qui tremble aujourd'hui devant elle :

« ... Je ne crains pas vos yeux sur moi.
Non, Miguel, je ne crains pas vos yeux sur moi.

Je sais bien que vous me regardez quelquefois, à la dérobée, comme on regarde un petit animal que l'on voudrait saisir, et cela me fait toujours rire, quand j'y pense.

Vous dites que la femme est faible; tous les hommes le disent.

Car mon père le dit, et l'abbé le dit, et don Fernand. Et les livres le disent aussi.

Et la femme est faible en effet, mais comme l'oiseau des airs et comme la souris des champs : ne l'attrape pas qui veut!

Et elles savent bien, allez, ce qu'elles font; et elles ne se laissent prendre,

Que lorsque Dieu n'est plus dans leur cœur
Et qu'elles ne valent plus la peine d'être prises. »

Ce n'est pas don Juan qui se laisserait prendre à ce qui fit hésiter Faust au seuil de sa pauvre amie : le parfum d'un lys enivrait de toute autre façon ce gaillard. Ce qui vaine don Miguel, c'est la fermeté souriante et la vertu volontaire de la petite Girolame. « *Votre voix* », lui dit-il, « *marche, terrible d'innocence, dans mon mauvais cœur* ». Il est saisi par elle, comme d'une nostalgie de la chasteté :

Manara, qui sont le Don Juan d'avant et après le fameux festin de Pierre. Le dernier chapitre du livre est intitulé : La Rédemption. L'on y voit don Juan, devenu après la plus dure pénitence, Frère Majeur de la Sainte Confrérie de la Charité à Séville. Il demanda qu'on l'ensevelît sous le porche de l'église, parmi les mendicants et les lépreux, afin que son corps fut pûtrifié par les fidèles. Il distribua ses biens, pour qu'on élevât un hôpital, avec une chapelle dédiée à saint Georges, où seraient reçus les malades indigents, les vieillards sans soutien, et les filles-mères abandonnées par leur séducteur. C'est dans cette maison, sans doute, derrière les jardins des Atarazanas, que Montherlant est allé contempler le masque mortuaire du grand séducteur pardonné.

« Que n'ai-je appris plus tôt que j'avais l'âme bonne! »

Il pleure le temps, la bonté, la jeunesse perdues; mais la pacifiante caresse de cette tendresse tranquille, de « *cet amour immense, ténébreux et doux* », qu'il a toujours cherché en vain, le transfigure. Il est vraiment devenu

« ... l'homme sauvé du déluge des ténébres,
« ... faible et pâle et tout étonné encore ».

Et le second tableau s'achève dans la promesse des fiançailles, sous le ciel limpide de la joie, parmi les fleurs parfumées du jardin.

Hélas! La pauvre petite épouse, trois mois après, est couchée dans la mort. La voici étendue, inerte et décolorée sur le lit étroit et blanc. Les esprits de la terre, rôdeurs et inflexibles, psalmodient leur affreuse mélodie. Miguel, l'âme étouffée sous le poids du mal, hurle son désespoir. Que fait-il sur la terre? Privé de celle qui faisait son salut et sa joie, il ne reste pour lui qu'à descendre à son tour chez les ombres. Mais l'Esprit du Ciel l'appelle par son nom. N'est-ce point le lieu de répéter avec Maurras :

« Il te sera permis, ô grand cœur irrité,
De tirer tout son fruit de la calamité ».

Si l'amour de Girolame l'a arraché à la luxure, la mort de Girolame haussera Miguel jusqu'à l'immolation.

Le quatrième tableau montre la confession de don Miguel. Le voici à genoux, devant l'abbé du couvent de la Caridad, à Séville. Le vieil ascète a tôt fait de lire au fond du pauvre cœur ulcéré. Il modère avec prudence, et quelle infinie douceur, la fringale de pénitence qui tenaille le douloureux Manara. Il ne veut pas qu'un si beau feu consume dans des flammes vaines la précieuse substance de cette âme fragile. On ne se lasse pas de relire ces pages où toute la doctrine de la grâce, du pardon et de la pitié divine, toute l'économie de l'oraison, toute la psychologie du péché et de l'absolution sont commentées, résumées, éclairées par le verbe incomparable d'un très grand poète.

Don Juan est devenu frère Miguel. Il est venu chercher au cloître :

« ... le châtiement du Dieu jaloux; l'humilité du cœur; l'amour de la chose réelle ».

Il connaît désormais que :

« ... Pénitence n'est pas douleur. Elle est Amour ».

On devine que la parole de l'apôtre nouveau brûlera de la flamme de sa cruelle et radieuse expérience. Un jour que Frère Miguel sort de l'église, après son prêche, il trouve sur la place, accablé de peines et d'injures, Johannes Melendez, l'ancien galérien paralytique. La disgrâce et la foi de ce pauvre homme, en qui la souffrance n'a pas tari la puissance d'aimer, le remue d'un fraternel émoi. Et d'un mot, miraculeusement il le guérit.

Le sixième tableau. Au petit jour, dans la cour du monastère. Frère Miguel, vieux et cassé, secoue de son esprit les mélancolies du réveil. Il fait provision de Dieu pour le donner à tous les misérables qui attendent leur part : c'est sa prière du matin, frissonnante de joie surnaturelle et d'humaine fatigue. Soudain, un personnage étrange lui barre le chemin : c'est le brutal Esprit de la Terre, messager de la mort de Miguel et qui développe comme en un tableau d'apocalypse l'amère imprécation du désespoir, du doute et du néant; c'est la tentation suprême, l'angoissante interrogation du temps perdu, peut-être, et volé, par un insane scrupule, au Plaisir. Pathétique et bref combat, mais dont le moine douloureux et serein sort vainqueur, les yeux élevés vers le ciel qui s'ouvre.

Et quand le frère jardinier, sage et simple, contemple le corps étendu de celui qui avait été « *le pire homme qui fut au monde* », il dit seulement la parole qu'il fallait dire, sur ce pécheur et ce mystique :

« Voici ton frère, Madeleine,
« Voici ton frère, Thérèse. »

Pourquoi cette pièce n'est-elle point citée à côté des plus belles, dans le répertoire du théâtre chrétien? Je ne sais, en vérité (1).

Je ne connais pour ma part, aucun ouvrage qui exalte avec plus d'éloquence et d'émotion la consolante et miséricordieuse économie de la Rédemption. Ni avec plus d'art.

(1) Les Compagnons de saint Lambert crèreront Miguel Manara, au mois de mai, à Bruxelles.

On goûte sans lassitude la grande beauté de ce lyrisme plein, toujours dépassé malgré la magnificence des figures par la puissance, sans cesse contenue, de son sens profond.

Une seule lecture trahirait le message mystique de ces versets claudéliens : il faut revenir à ce texte riche autant qu'une page, de musique, pour s'évader, d'abord, de la splendeur des images ; et saisir le rythme du poème intérieur, tout esprit, toute âme. C'est ce langage d'arrière-plan, si je puis dire, cette voix d'endessous, ce verbe substantiel qui parle alors, le plus haut, comme il convient.

Le sens, ainsi délivré, de la pensée du poète éclaire aussitôt les magiques transparences du Symbole : les cadences, les couleurs, les formes nous ont — sans doute — acheminés vers l'intimité du secret ; ils ne nous l'ont pas entièrement révélé.

La communion merveilleuse entre notre esprit et les délices cachées de ce beau chant s'est opérée tout d'un coup ; elle a été le fruit d'autre chose, de plus de chose que la simple lecture de ces vers magnifiques.

Mais voici que le style même s'enrichit, à son tour, pour l'esprit qui a pénétré : ce n'est plus l'image qui conduit à l'idée, c'est la pensée qui éclaire l'image, de son sens, comme le rai de lumière démasque les gracieux linéaments du filigrane.

Alors seulement, la lecture de Milosz — comme celle de Valéry — devient un enchantement : l'âme et les sens sont pris et charmés ; l'esprit est ravi par le témoignage d'une telle connaissance du cœur ; ce qui, dans notre sensibilité, est ordonné à l'intelligence des rythmes et des équilibres dont se compose et qui conditionnent la beauté, frémit qu'une si gracieuse incantation la vienne baigner.

ALBERT FASBENDER,
des Compagnons de Saint Lambert.

L'agonie d'un lieu commun

L'Inquisition

Un service d'extrême conséquence et d'énorme portée vient d'être rendu par M. Jean Guiraud au bon sens, à la vérité historique et à notre foi, dans un livre qui ne saurait manquer de faire grand bruit : *L'Inquisition médiévale*.

Ce livre pourtant ne manifeste nulle visée apologétique. Dans la pensée même de son auteur, il ne doit figurer qu'un livre d'histoire, le plus objectif possible. S'il implique une thèse, il ne la formule pas. Au lecteur de la tirer, à la lumière des faits. L'historien, lui, ne croit pas opportun d'aller au delà de son idée première. En son introduction loyalement il écrit ceci :

« Nous n'avons prétendu poser aucune thèse a priori, et voilà pourquoi nous n'avons pas abordé la question de savoir si l'Eglise avait ou non le droit de réprimer par la force l'hérésie. Nous ne contestons pas l'importance de ce problème au point de vue théologique et canonique et même historique, mais nous aimons mieux qu'il soit mis sous les yeux des lecteurs moins par un syllogisme scolastique que par le simple exposé des faits. »

Quelques sots pourtant encore, je pense, ne comprendront rien à ce livre et n'auront gardé d'en dégager l'enseignement qu'il sous-entend, faute de mettre à la base d'une telle étude certain principe de haut bon sens qui doit tout particulièrement commander au problème des rigueurs de l'Eglise vis-à-vis de l'erreur.

Ce principe, au reste élémentaire, pourrait se formuler en ces termes naïfs, mais peu discutables :

« L'erreur n'a pas droit à la vie. Tout au plus et à coup sûr, y a-t-elle infiniment moins de droits que la vérité. »

L'idée moderne, le dogme des temps nouveaux qu'on appelle le libre jeu des opinions quelles qu'elles soient — bienfaitantes

ou mortelles — n'était pas une idée médiévale. Le moyen âge était sûr que l'erreur, du moins une certaine erreur, tue l'homme. Or, la société d'alors voulait livrer et garer du pire trépas les têtes et les cœurs en danger.

Dans l'hérétique, le moyen âge honnissait celui qui choisit, — choisit contre l'expérience et la sagesse séculaires. En matière d'espace à *n* dimensions, de quadrature du cercle ou de transmutation des métaux, divergences et débats ne sont pas d'une importance extrême, mais oui — bien celles et ceux qui ont pour objet Dieu, la vie future et l'immortalité de l'âme. Pascal l'a dit, qui n'était pas précisément un dilettante, *« l'immortalité de l'âme est une chose qui nous importe si fort que nous touchons si profondément qu'il faut avoir perdu tout sentiment pour être dans l'indifférence de savoir ce qui en est. Toutes nos actions et nos pensées doivent prendre des routes si différentes selon qu'il y aura des biens éternels à espérer ou non, qu'il est impossible de faire une démarche avec sens et jugement, qu'en la réglant par la vue de ce point. »*

En ces matières, la neutralité serait un crime. Entre le vrai et le faux, il n'y a pas de moyen terme. Qui n'est pas pour la vérité passe sur-le-champ dans le camp adverse. Il n'existe pas une seule société humaine qui ne vive au moins sur un certain crédo minimum, moral et social. Comme l'écrivait naguère Mgr d'Hulst, cité par Mgr Baudrillard (1), *« toute société a besoin d'une doctrine. L'idée de neutralité, et donc l'absolue indifférence doctrinale, est inconciliable avec la notion même de la loi. »* Pour rédiger le Code, le législateur a dû faire son choix entre des théories opposées, il s'est prononcé pour la propriété individuelle et transmissible... Il a opté pour le mariage d'un seul homme avec une seule femme... par là-même, il a classé dans la catégorie des hérésies sociales la polygamie, la polyandrie et ce qu'on appelle l'union libre. »

il peut donc y avoir, il y a donc, à la condition qu'on ne conserve pas à la formule le sens emphatiquement poétique que lui attribuait Théophile Gautier après Philothée O' Neddy, des *brigands de la pensée*. Une société qui n'abdique point s'arme autant contre ceux-ci que contre les autres, j'entends les réalisateurs excités et naïfs. Entre l'intellectuel anarchiste, confortablement embusqué derrière le lieu commun de la liberté de penser et le pauvre diable de l'action directe, entre le théoricien délégué à l'apostolat sans risque et le manieur de bombes, il y a certes une différence, mais non pas à l'avantage de celui que communément on pense.

À la lumière de quelques séculaires vérités de bon sens, le moyen âge arrivait à comprendre que l'hérétique courait de forts risques de devenir méchant homme et mauvais citoyen.

Aux yeux de nos pères, le Cathare, par exemple, passait pour tel. L'instinct de conservation collective les incitait à se défendre contre lui. Les plus violentes passions, certaines incompatibilités ethniques et l'affreux plaisir de se venger purent bien, hélas ! par la suite se déchaîner au cours de la dure croisade. Cela ne retranche rien du droit qu'avaient les contemporains de saint Dominique de défendre un trésor de vérités d'où dépendait, en même temps que le salut des âmes, la conservation du corps social et de la chrétienté.

L'idée de préserver les États des erreurs qui pourraient leur nuire est aussi vieille, au monde, que l'instinct de conservation collective et a été précisément suscitée par lui.

À ce propos, M. Jean Guiraud, qui a bourré de faits son substantiel ouvrage rappelle le précédent de l'empereur Dioclétien portant les premières lois contre le manichéisme, ou édictant *« contre tous les disciples de Mannès, sans distinction de secte, la peine de mort ou tout au moins des travaux forcés aux mines. »*

L'homme ne vit pas seulement de pain. Il vit aussi de vérités

(1) *L'Eglise catholique, la Renaissance et le Protestantisme.*

séculaires, de vérités qui ont fait leur preuve et sans lesquelles nulle société normalement constituée ne saurait vivre. C'est pour-quoi, « dès 1139, le concile œcuménique de Latran, présidé par Innocent III, s'exprimait ainsi dans son canon B : « Les hérétiques qui rejettent le sacrement du corps et du sang du Seigneur, le baptême des enfants, le sacerdoce et les autres ordres, notamment le mariage, sont expulsés de l'Eglise de Dieu; nous les condamnons et nous ordonnons au pouvoir civil de les réprimer ».

Souvent il arriva en ces temps que l'Eglise n'eût pas à formuler elle-même de sentences de condamnation contre les tenants de l'erreur. La répression, ou mieux, le désir et le besoin impérieux de la répression étaient dans l'air. Les princes, « effrayés par le caractère antisocial et anarchiste des doctrines et des organisations hérétiques... sollicitaient de l'Eglise de semblables décrets et l'inclinaient vers la rigueur ».

Il fallait même alors la naturelle ou surnaturelle bonté des Souverains Pontifes pour apaiser certaines fureurs légitimement mais abusivement vengeresses. Si bien qu'à l'occasion les hérétiques ne trouvaient guère de recours que dans la longanimité ou la clémence du Saint-Siège.

Et voilà, je pense, qui modifie singulièrement l'aspect d'ensemble de la question, jusqu'aujourd'hui tellement trouble, de l'Inquisition.

M. Jean Guiraud, historien de forte carrure et de vaste savoir, ne laisse sur tout ceci aucun doute. Il cite, par exemple, à ce propos, ce trait particulièrement frappant :

Henri, archevêque de Reims, inquiet du progrès des Cathares, s'appretait à les poursuivre lorsque ceux-ci firent appel au Saint-Siège. Alexandre III répondit à leur attente en recommandant alors la douceur envers eux à l'archevêque et au comte de Flandre. « Mieux vaut absoudre les coupables que de s'attaquer par une excessive sévérité à la vie d'innocents... L'indulgence sied mieux aux gens d'Eglise que la dureté. » Et il appuyait ce conseil sur ce texte de l'Ecriture : « Noli nimium esse justus ».

M. Guiraud établit avec non moins de force — il l'avait déjà fait ailleurs, mais il y revient ici de façon peut-être encore plus décisive — qu'au temps de la Croisade des Albigeois le pouvoir civil n'insista pas moins, s'il n'insista plus, que le pouvoir religieux sur la nécessité d'empêcher le développement des hérésies. Comme le fait observer M. Guiraud, dans la circonstance ce qui inquiéta le plus le pouvoir civil, ce ne fut pas tant le danger d'ordre théologique que le côté anarchiste et antisocial de certains points de la doctrine cathare.

« A ce point de vue, insiste l'historien, la répression de l'hérésie fut une œuvre de défense sociale autant qu'une œuvre de défense religieuse. »

L'erreur cathare n'était pas moins destructrice de la morale chrétienne que de la théologie de l'Eglise. La matière, le corps étant réputés impurs, la sainteté du mariage n'était plus admise. Au bout d'une radicale et littérale application de l'erreur cathare, il y avait l'éventualité du suicide de la planète. Car l'idée de perpétuer l'espèce était réputée honteuse.

Les Cathares, ajoute un autre solide historien, « savaient la société civile en prohibant le serment, en prohibant l'homicide commis par le bourreau, par le soldat, par le croisé... Certains exaltés concluaient au suicide (1) ».

Ce n'est pas tout : pour éviter le plus possible les risques d'injustice, les évêques « précisèrent la procédure des tribunaux inquisitoriaux et leur jurisprudence! » Et M. Guiraud cite, à ce propos, un tout cas à fait significatif :

« En 1235, par exemple, dit-il, celui de Narbonne exigea qu'aucune

condamnation ne fût portée que sur un aveu formel de l'accusé ou sur des preuves décisives; car il valait mieux, disaient les prélats, relâcher un coupable que condamner un innocent. »

On pense si à de telles conditions la justice trouvait son compte. La charité et la pitié trouvaient aussi le leur dans certaines mesures que je qualifierais volontiers de profondément humaines si l'épithète de chrétiennes ne leur convenait encore mieux.

Tout procès s'ouvrait sur un temps de grâce, antérieur à l'appel et à l'audition des témoins.

L'inquisiteur envoyé en pays contaminé, après avoir pris contact avec les autorités civiles pour obtenir d'elles leur concours, « promulguait deux édits » : à ce que nous révèle M. Jean Guiraud « par le premier, l'édit de foi, il ordonnait sous peine d'excommunication, à quiconque connaîtrait des hérétiques ou des complices d'hérésie de les lui dénoncer; — par le second, l'édit de grâce, il indiquait un délai de quinze à trente jours pendant lequel tout hérétique et suspect pouvait obtenir le pardon, moyennant une pénitence canonique, s'il se dénonçait lui-même spontanément. »

Bossuet parle quelque part, pour désigner le sacrement de Pénitence, de « ces tribunaux de miséricorde qui justifient ceux qui s'accusent ». Les procès, au temps de l'inquisition médiévale n'étaient pas sans quelque lien de parenté avec ces tribunaux-là.

Sur la foi de M. Guiraud, témoin irrécusable, nous dirons plus : dans la voie de la tolérance les inquisiteurs n'allaient pas moins loin que tels modernes tribunaux ennemis des périlleux et vite injustes délits d'opinion. Le juge de ces époques chrétiennes ne violentait pas les consciences. Il n'allait pas chercher le délit d'hérésie dans les replis profonds des cœurs. Il n'attaquait que la répercussion possible du mal à l'extérieur et l'éventuel scandale.

« Il est à remarquer que pour être coupable et punissable, il fallait avoir accompli un acte matériel; tant que l'erreur ou l'affection pour l'erreur ne se manifestait pas en dehors de la conscience, il n'y avait pas matière à procès. Ce n'était pas l'erreur en elle-même qui était poursuivie; mais la profession extérieure qu'on en faisait, et l'appui matériel qu'on donnait à sa diffusion. »

Autre chose encore :

L'institution du jury ne donne certes pas de nos jours toutes les satisfactions qu'on en pourrait attendre. La faute n'en est qu'à la médiocrité d'esprit et de cœur, de ceux qui composent ces sortes de tribunaux. En elle-même, l'institution est une garantie. Elle porte assez à la clémence. Et les pathétiques avocats le savent bien. C'est pourquoi ils visent si juste en plein cœur de messieurs les jurés.

Le moyen âge énorme et délicat, comme disait Verlaine, a connu une institution assez pareille.

« Pour protéger l'accusé contre l'arbitraire possible de l'inquisiteur et de ses commissaires, l'interrogatoire de l'accusé devait être fait en présence de boni viri, prud'hommes qui formaient un jury dont l'avis devait être demandé avant le prononcé de la sentence. C'est ce qu'ordonne une bulle d'Innocent IV, du 11 juillet 1254. »

Pour ce qui fut du recrutement de ces jurys de braves gens, ou, comme on disait alors, de prud'hommes, les sûretés non plus ne manquaient pas. Vous comprendrez ce qu'ils pouvaient valoir et quelle garantie ils pouvaient offrir aux malheureux intéressés, j'entends les prévenus et les coupables, quand je vous révélerai, toujours d'après le même historien non suspect, que le pape d'Avignon permit un jour « la présence de Juifs parmi ces probi viri qui assistaient les inquisiteurs pour peser les témoignages et donner des consultations sur les cas litigieux ».

L'application des peines nous amènerait à des considérations toutes semblables.

« Les prisonniers, même à vie, voyaient souvent s'adoucir leur

(1) G. GOYAU. — Histoire religieuse de la nation française.

captivité. Ils obtenaient parfois des vacances qu'ils allaient passer chez eux, sur la promesse qu'ils reviendraient au premier appel. A Carcassonne, le 13 septembre 1250, l'évêque donnait à Alzais Sicre, emprisonné pour hérésie, un congé jusqu'à la Toussaint avec permission d'aller partout où elle voudrait en toute liberté. « quod possit esse extra carcerem ubicumque voluerit. »

Il va sans dire que quand l'Inquisition fut par la suite asservie au pouvoir civil, les choses eurent bientôt changé de face.

On sait par l'historien ce qu'elle devint aux mains des puissants de ce monde. Le procès des Templiers et celui de Jeanne d'Arc, que rappelle fort opportunément M. Jean Guiraud, nous fixent amplement à cet égard.

Ainsi agonisent, en attendant de mourir de leur vilaine mort, les légendes menteuses. Il se pourrait bien que M. Guiraud eût porté le dernier coup à celle à quoi tenait le plus cet imbécile infatué de Homais.

Sans le vouloir et sans leur faire le suprême honneur de le viser — *de minimis non curat...* — notre historien lui a asséné la plus vigoureuse nasarde. Tout au moins il nous a fourni, à nous, contre ce niais et ses suppôts, hélas! innombrables, un monceau de faits dûment, clairement, fortement assemblés.

Qui résisterait à l'avalanche?

Qui ne succomberait, écrasé sous son poids?

A quelqu'un qui, ayant appris que M. Guiraud prépare un volume nouveau sur l'Inquisition d'Espagne, se sentait moins rassuré par l'énormité du sujet et le pesant souvenir de Torquemada, l'historien lui-même répondait-il n'y a pas longtemps :

— L'Eglise est encore plus aisément défendable à l'occasion de ce sujet-là.

Nous voilà bien tranquilles!

JOSÉ VINCENT

L'Autriche se tournera-t-elle vers le Nord?

La population de l'Autriche d'avant-guerre comprenait, *grosso modo*, 35 p. c. d'éléments allemands, ou, tout au moins, de mentalité et de langue allemandes. Les autres 65 p. c. étaient constitués par neuf nationalités différentes, dont les Tchèques — y compris les Slovaques avec leur 22 p. c. — étaient les plus nombreux. Les Allemands se trouvaient donc en majorité relative, mais non absolue. Pendant longtemps, ils dominèrent dans l'Etat, non seulement grâce à leur développement culturel et économique plus ancien, mais aussi parce que les provinces allemandes formaient le point de ralliement de cet Etat composite. Pendant plus de cinq cents ans, elles avaient été l'élément le plus fort dans l'union des nations allemandes, et elles l'étaient restées, conjointement avec la Prusse, dans l'union ultérieure de ces pays, de sorte que les Allemands d'Autriche étaient, et avaient toujours été, les piliers du prestige autrichien à l'étranger.

Cet état de choses changea quand Bismarck, par la campagne de 1866, brisa le lien entre l'Allemagne et l'Autriche afin de placer l'Allemagne sous l'hégémonie, indiscutée de la Prusse. Il posa ainsi le fondement de l'Empire prusso-allemand qui fut établi cinq ans plus tard, après la victoire sur la France. Sous le coup de la défaite, l'Autriche devint l'Etat dualiste d'Autriche-Hongrie, dont la moitié autrichienne était un Etat constitutionnel, composite, avec des droits égaux, légalement garantis, pour les diverses nations qu'il englobait.

Bismarck, avec son coup d'œil d'homme d'Etat, avait prévu ce déplacement de l'équilibre en Autriche, mais il n'avait eu aucune intention d'exciter les Autrichiens allemands à se détacher de

leur pays, d'autant moins qu'il ne tenait pas du tout à voir un nombre considérable de catholiques affluer dans l'empire allemand. L'Autriche lui était nécessaire pour l'accomplissement de sa politique d'équilibre européen. La maxime : « Si l'Autriche n'existait pas, il faudrait l'inventer », est de lui. Dans ses plans, l'invulnérabilité de la Monarchie danubienne formait un rempart diplomatique et culturel destiné à empêcher les complications balkaniques d'arriver jusqu'aux frontières de l'Allemagne. Peu après, il conclut une double alliance permanente entre l'Allemagne et l'Autriche et, plus tard, une triple alliance en y faisant entrer l'Italie qui, après la Prusse, était la plus mortelle ennemie de l'Autriche.

Ainsi les Allemands d'Autriche seraient le facteur dominant dans l'Etat sans éveiller des tendances centrifuges dans les autres nations par une prépondérance trop évidente et, plus particulièrement, sans pousser les races slaves de l'Autriche (ethnologiquement différentes) dans les bras du mouvement pan-slave émanant de la Russie. Cette conception du problème autrichien (du point de vue de l'Europe en général, certainement la meilleure de son temps) imposa à une multitude de dix millions d'hommes une tâche diplomatique nécessitant une grande sagesse politique avec une modération et un tact calmement réfléchis; même un meilleur ensemble de diplomates experts eût peut-être échoué. L'Autrichien typique (seuls les Autrichiens allemands s'intitulaient « Autrichiens » tout court, les autres se nommaient Tchèques, Polonais, Ruthènes, Slovaques, etc.) eût été à la hauteur de la tâche. Son caractère aimable, facile, gai et désintéressé le qualifiait pour ce rôle caché de médiateur entre Etat et nation, mais par-dessus tout, une certaine éducation d'esprit acquise au centre mondial de la Cour impériale des Habsburg, et la routine psychologique et pédagogique engendrée par des siècles de contact intime avec les races les plus variées et les plus diversement cultivées.

Mais le territoire peuplé par ces Autrichiens typiques était beaucoup moins étendu qu'on ne le supposait, et la méconnaissance de ce fait fut précisément une des causes principales de la tragédie autrichienne. Ce territoire ne comprenait essentiellement que Vienne et les alentours immédiats soumis à son influence. Il se limitait également à quelques milieux élevés de la société, tels que les milieux militaires et officiels, largement mêlés de membres assimilés d'autres races; le haut clergé, qui voyait une idée catholique dans la fraternité des nations, et un grand nombre de Juifs qui s'étaient élevés intellectuellement, socialement et politico-économiquement sur une base de culture germanique, et qui avaient résolu le problème chatouilleux de leur nationalité en se reconnaissant Autrichiens. Tous ces gens savaient ce qu'était la vie avec les autres nations, ils le savaient par la vie dans la métropole viennoise et du haut du piédestal de leurs situations élevées socialement ou professionnellement.

Mais l'atmosphère était autre parmi les classes moyennes allemandes de l'Autriche. Elles vivaient dans les provinces, dans des conditions plus rudes et en friction constante avec les autres races, particulièrement en Bohême où les progrès rapides de la culture tchèque poussaient les Allemands à une opposition violente. Il en naquit un parti national-allemand, ou pan-germanique, irréconciliable, qui se voua au teutonisme le plus extrême. Il combattit le catholicisme par le cri de *loss von Rom!*; le libéralisme, par l'antisémitisme (sous prétexte que le parti libéral était vicié par les Juifs); et la conception autrichienne de l'Etat, qu'il taxait d'union forcée avec des races « inférieures », par le mot d'ordre *Union avec l'Allemagne*, ce qui du point de vue légal autrichien, était une haute trahison.

Cette défection était plus douloureuse et plus alarmante pour la dynastie et pour le gouvernement que ne l'aurait été la révolte d'autres nations; car elle était le fait du peuple jusque-là le plus fidèle, éveillait des idées semblables chez les autres, et offrait plus de danger que le fantastique pan-slavisme en raison de sa « possibilité » territoriale.

Heureusement, l'Allemagne, fidèle à la politique bismarckienne, persista dans une attitude absolument négative. Le fanatisme

du parti pan-germanique échoua; il alla même jusqu'à instituer un culte de Wodan, comédie destinée à rappeler le paganisme des anciennes peuplades germaniques. Cependant la masse du peuple se souciait davantage des questions économiques et sociales de l'heure. Toutefois, l'anticléricalisme progressa dans les milieux socialistes, et l'anti-sémitisme parmi les chrétiens-sociaux.

Néanmoins, le radicalisme national du parti pan-germanique, parti de la Bohême, se répandit dans les provinces alpines de l'Autriche, parmi ceux qui, en vertu de leur éducation supérieure, s'intéressaient au problème des races; et, d'un autre côté, parmi ceux qui, vivant dans un climat et dans une société plus rudes, rejetaient avec horreur les mœurs plus adaptables et plus fines de Vienne, comme efféminées et molles. En particulier, le monde étudiant des provinces alpines s'enthousiasma pour l'idéal pan-germanique, et l'appliqua dans les duels et les beuveries à la manière allemande.

De ce réservoir, l'esprit national allemand s'infiltra de plus en plus dans le monde des officiers et des fonctionnaires, jusque-là conservateur et d'esprit autrichien. Le bas clergé se mit à « sentir » aussi l'esprit du nationalisme allemand, et l'adaptabilité sémitique permit aux Juifs de s'en pénétrer à leur tour. Un petit nombre seulement de ces derniers répondit à l'anti-sémitisme national-allemand et socialiste-chrétien par un nationalisme sioniste.

Entretiens, les milieux autrichiens-allemands qui ne se rattachaient pas au mouvement pan-germanique (par exemple, les chrétiens-sociaux et surtout les libéraux) s'étaient culturellement, rapprochés de plus en plus de l'empire allemand dont le développement n'était entravé par aucune difficulté de races. Les nombreux règlements communs imposés par la guerre aux deux empires centraux donnèrent automatiquement naissance à une série de projets pour un rapprochement économique intime des deux pays après la victoire espérée. Mais, déjà dans les premiers temps de la guerre, le livre si répandu de Friedrich Naumann : *L'Europe centrale*, allait loin au-delà des domaines économiques et culturels vers une intime convergence constitutionnelle.

Parmi les vieux Autrichiens, dont le nombre diminuait de jour en jour, cette propagande éveilla une peur d'autant plus grande d'une prussification qui annihilerait le caractère hyper-national de l'Autriche et l'esprit spécifique de l'Autriche allemande, que la guerre, pour diverses causes, amenait de nombreuses recrues dans le camp du nationalisme allemand. Il y avait, d'abord, l'idée que, seule, la foi « nibelungienne » avait poussé l'empire allemand à combattre aux côtés de la monarchie danubienne; puis la théorie (désastreuse en face des autres nationalités composant l'Autriche) que la guerre était une guerre « germanique contre les races slaves et néo-latines »; puis encore l'exagération des mérites et des succès des chefs allemands, et la sous-évaluation de ceux des Autrichiens, encouragées par les officiers allemands et par la manie bien autrichienne — sympathique mais dangereuse — de voir les vertus des autres par le bon bout de la jumelle, et les siennes par le mauvais bout. L'équipement et le ravitaillement supérieurs de l'armée allemande, rendus possibles par des conditions parlementaires et économiques plus avantageuses, attirait les suffrages même des anti-militaristes et des démocrates-sociaux. Les tentatives de paix faites par l'empereur Charles, taxées de trahison par l'Allemagne, ainsi que la sympathie pour l'Italie absurdement attribuée à l'impératrice Zita, enfin, la désertion longuement préparée des troupes autrichiennes non-allemandes qui laissa les dernières troupes autrichiennes allemandes dans une position terrible et amena la ruine de la Cause.

A la chute de la monarchie, l'« Assemblée nationale » fut formée avec les débris de l'ancien parlement autrichien. Ces représentants, quand le lamentable lambeau allemand de l'Autriche fut révolutionné par l'agitation bolchévique, se trouvèrent remarquablement unanimes sur un point : la première constitution de la nouvelle république autrichienne-allemande, créée, pour ainsi dire, de nuit par les chrétiens-sociaux, les socialistes et les nationalistes allemands, proclama et donna, jusqu'à un certain point, un but

négatif à l'Etat : l'union avec la république allemande. Les « Quatorze points » de Wilson mirent les conditions de paix dictées à Versailles et à Saint-Germain sur une base nationaliste.

La forte aversion pour l'idée d'un Etat composé de plusieurs nations, qui amena la destruction de l'Autriche, alla si loin que, quand les conditions géographiques ne permettaient pas de tracer des frontières d'Etat là où une race finissait et une autre commençait (comme par exemple, la Tchéquo-Slovaquie, la Nouvelle-Roumanie et le Tyrol méridional) des minorités considérables de certaines nationalités furent forcées d'entrer, sans possibilité de protection adéquate, dans des royaumes de nationalités complètement différentes avec un résultat exactement opposé au désir jaloux d'ordre et d'émancipation qu'on avait témoigné. Et ainsi, au lieu de coordonner l'Etat bigarré, on établit la subordination d'une nation à une autre.

Pour être logique, on eût donc dû faire entrer tous les Autrichiens-allemands dans l'empire allemand, comme on incorpora les Autrichiens-italiens à l'Italie, les Autrichiens-roumains à la Roumanie, et les Slaves du sud de l'Autriche à la Yougoslavie. Au lieu de quoi, on oublia le principe des nationalités; et le veto compréhensible de la France au renforcement de sa voisine l'Allemagne vaincue provoqua l'érection d'un Etat indépendant d'Autrichiens-allemands analogue à celui des Autrichiens-tchèques et des Hongrois. En réalité l'analogie était « nationaliste » tout à fait faussée et illogique, car il n'existait aucun Etat parlant la même langue que ces derniers et rendant possible une incorporation; l'analogie ne tenait pas plus du point de vue politico-économique, car la Bohême et la Hongrie, en conséquence de leur tendance antérieure à l'indépendance, formaient des entités économiques beaucoup plus harmonieuses que les districts alpins autrichiens-allemands, peu propres, en raison de leur nature même, à l'agriculture, et qui, des centaines d'années durant, avaient été le centre de l'Etat composite, le cœur dans le corps, mais jamais le corps lui-même, ni son propre but, ni sa fin propre. Et ainsi se produisit le seul cas connu dans l'histoire (inouï même au temps de l'improvisation napoléonienne d'Etats et de frontières) d'un Etat proclamant, au moment de sa naissance forcée, son manque de volonté pour vivre et se considérant comme devant, dans l'avenir, former partie d'un autre Etat.

Les limites étroites d'une discussion générale ne nous permettent guère de toucher à la question (si souvent soulevée, mais jamais résolue, par de nombreux experts) de savoir si l'union — fédérative, bien entendu — de l'Autriche avec l'Allemagne serait ou non un avantage économique pour le premier de ces pays. Réduite à sa plus simple expression, c'est une question (certainement capable d'être résolue) de savoir si l'Autriche sera relevée ou absorbée (et, en face de cette alternative, nous avons le triste fait que la situation économique de l'Autriche ne saurait être pire qu'elle n'est). La même question peut-être posée au sujet de l'influence de pareille union sur la politique intérieure et extérieure : la politique étrangère allemande assurerait-elle à l'Autriche un développement plus grand que ne lui donnerait sa politique indépendante propre? En ce qui concerne la politique intérieure : lequel des deux grands partis autrichiens — du parti bourgeois, ou des socialistes (dont la forte aile gauche est beaucoup plus proche et plus en contact avec les communistes allemands qu'avec son aile plus modérée) serait le mieux servi par l'union des deux républiques? Comment trancher ces questions après les résultats des dernières élections allemandes?

Enfin, voici une autre question également difficile à résoudre en théorie : quel serait l'effet sur le bien-être religieux des deux groupes, de l'union de 6,000,000 d'Autrichiens, dont 95 p. c. de catholiques, avec 63,000,000 d'Allemands dont 35 p. c. sont catholiques? Dans la psychologie du peuple, cette question est étroitement liée à celle de la communauté d'esprit entre tous les Allemands : car la dissension au moment de la Réforme ne fut que l'expression confessionnelle de différences morales profondes entre l'âme des Allemands du nord et celle des Allemands du sud, et plus encore entre la prussianisme et l'austrianisme; contraste suffisamment égalisé dans la culture commune des deux pays mais qui, entre individus, est considérablement plus grand que ne peut le supposer un étranger.

Cette question déplace le problème du niveau d'une idée pure-

ment matérielle et personnelle, à savoir : celle du bien-être du peuple, pour l'élever à celui d'une idée purement idéale, impersonnelle : celle du salut du peuple, salut au sens religieux du mot. En contraste avec les anciens païens, le Chrétien s'est depuis longtemps habitué au fait que, d'après les lois de son Code moral, le salut de l'homme dépend de la conciliation de l'instinct de préservation, sanctifié par le cinquième commandement, avec l'amour de Dieu et du prochain. Il devra s'habituer aussi à la conclusion mathématiquement logique, que la somme des individus voués à l'altruisme ne saurait, en tant que nation, être justifiée de pratiquer l'égoïsme absolu. Le principe universel du Royaume du Christ, contenu dans le commandement du Sauveur : « Allez, enseignez toutes les nations » ; la grâce de la Pentecôte, qui devait supprimer la malédiction de Babylone confondant les races, doivent rendre clair, à tout catholique, que les mots « Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu » ne peuvent aucunement justifier la division des buts poursuivis par l'humanité en deux parts opposées : l'une politique et l'autre morale ; mais qu'au contraire, « tu aimeras le Seigneur ton Dieu par-dessus tout et ton prochain comme toi-même », s'applique aux nations tout comme aux individus.

Dans le microcosme polynational de l'Europe centrale, l'ancienne Autriche a été la modeste petite pépinière, et assez pleine de mauvaises herbes, pour la réconciliation des nations. Si elles avaient été unies joyeusement par le triple et indestructible lien de la Foi, de l'Espérance et de la Charité, — qui, bien mieux qu'une chaîne de paragraphes arides, aurait eu, à la longue, des chances de s'enrouler autour des différentes races de l'Autriche, en dépit

de toutes les erreurs et de toutes les disputes, — ces races se seraient dit l'une à l'autre : « Voyez, frères dans le Christ et dans l'Autriche, comme vous je suis l'émissaire choisi d'une grande nation, envoyée, pour la gloire de Dieu et le bonheur des peuples, afin d'échanger et de comparer avec vous nos talents, nos connaissances, nos caractères et nos tempéraments individuels, les leçons de nos histoires respectives, et les victoires de nos cultures propres ; et, ainsi, de soigner et d'élever la jeune plante si délicate, si méconnue et injuriée jusqu'ici : en attendant qu'elle devienne l'arbre, de la communion des nations, de l'Europe du centre (et, peut-être, dans l'avenir, de toutes les nations de l'Europe et même du monde) dans l'esprit du Rédempteur. »

Peut-être un jour la Providence aura-t-elle besoin du terrain préparé de cette pépinière microcosmique de l'union des nations que fut l'Autriche. De nombreuses personnes en Autriche s'accrochent aujourd'hui à cette pensée tremblante, à cet espoir timidement séducteur, quand elles envisagent, avec anxiété, la question de l'union avec l'Allemagne ; et, peut-être, l'une ou l'autre dans les « Etats successeurs » voisins, en fait-elle autant — (les hommes politiques pratiques les traiteraient, au mieux, de « rêveurs »). — Une Autriche ayant la main libre pourrait redevenir le point de cristallisation, négociateur entre le nord et le sud, entre l'est et l'ouest. Une Autriche liée à un Etat uni-national, ne le pourrait jamais ! Et ainsi ces visionnaires espèrent, souhaitent une union économique et culturelle toujours plus intime avec le pays-frère allemand, mais aussi, ils souhaitent l'existence continuée de l'Autriche (avec sa haute vocation possible) comme Etat indépendant.

FRIEDRICH VON MINKUS.

(Traduit de l'anglais
Commonwealth, New-York.)

Les idées et les faits

Chronique des Idées

Le grand événement

C'est donc fait, à la suite de longues et persévérantes négociations dont le secret n'a jamais transpiré. Le Pape et l'Italie sont réconciliés. Le cauchemar de la question romaine qui pesait sur le monde, sur tant de consciences italiennes, est dissipé. Le Pape reconnaît l'Italie unifiée sous la maison de Savoie, avec Rome pour capitale. L'Italie reconnaît le Pape comme Souverain, ressortissant du droit international et investi d'un pouvoir territorial. L'Italie accrédi-tera un représentant auprès du Vatican et le Saint Siège un Nonce apostolique. Le traité d'amitié qui résout la question romaine s'accompagne d'un concordat qui sauvegarde les intérêts religieux de la Péninsule, harmonisant les lois civiles avec le droit canon.

La portée de cet événement est incalculable. La pleine indépendance du Saint Siège est garantie : tel est le jugement de Pie XI et il est seul juge. L'organisation du territoire, dit Cité du Vatican, lui ouvre des communications avec le monde entier. Il existe dans Rome, où Pierre a fixé son siège, un endroit sacré où le Pape est seul maître et ne subit de loi de personne. Il n'est plus le simple occupant des Palais Apostoliques, simple usager ou usufruitier, il est propriétaire et maître, il est souverain.

Si minuscule que soit cette enclave, elle offre un point d'appui, une garantie de droit public, elle est le symbole tangible de la souveraineté pontificale, elle la rend ostensible, parce qu'elle est un fait juridique concret. Tout ici est relatif et c'est la majesté de la puissance spirituelle qui confère à ces quelques arpents leur réelle grandeur.

La petite parque qui porte César et sa fortune est plus grande qu'un monde. La languette de terre qui porte le vicaire du Christ et son trône est aussi vaste que l'univers. La souveraineté pontificale ne se mesure pas à l'étendue territoriale. Le Pape est roi

parce qu'il est le Vicaire du Christ-Roi, parce que, à ce titre, pour gouverner les millions de fidèles répandus sur toute la surface du globe, pour traiter avec eux les intérêts éternels, il faut que le Pape soit affranchi de toute sujétion, de toute vassalité ; parce que, pour résoudre les questions politico-religieuses qui surgissent, il faut qu'il soit avec toutes les puissances au minimum, sur le pied d'égalité ; parce que, pour transmettre avec autorité aux chefs des peuples les messages de Dieu, il faut qu'il soit tout au moins leur égal, si pas au-dessus d'eux.

Or, cette indépendance, cette égalité ne se connaît que sous un nom, elle s'appelle souveraineté, royauté. Qu'on ne le perde point de vue, même dépouillé des États dont la Providence avait fait la garantie de son pouvoir spirituel, le Saint-Père, sans États, c'était une puissance reconnue comme telle, admise dans la communauté internationale, avec droit de légation actif et passif.

Quel porte-sceptre faisait plus grande figure de souverain que celui autour duquel gravitaient une trentaine d'États ! Pour être *personnelle* et non pas *territoriale*, la souveraineté du Pape n'en était pas moins éclatante.

Qu'on n'oublie pas non plus que le Saint Siège n'a jamais revendiqué le principat territorial pour lui-même. Depuis Pie IX jusqu'à Pie XI, les papes se sont plaints des entraves apportées à l'exercice de leur charge spirituelle ; ils n'ont élevé la voix qu'au nom des droits sacrés qu'ils reçurent de Dieu ; ils ont protesté qu'ils n'étaient pas mis par des considérations humaines, par l'ambition ou la cupidité, qu'ils ne voulaient qu'une chose : l'indépendance absolue, seule condition compatible avec l'exercice de leur charge. Pie XI est donc tout à fait dans la logique de la situation, quand il déclare dans son discours aux curés de Rome « qu'il réduit les requêtes du temporel aux exigences du spirituel ».

La rétrocession territoriale s'accompagne d'ailleurs d'un concordat qui se combinant avec le traité garantira, à Rome d'abord, puis dans les relations du monde avec le Pape, une absolue sécurité.

Le Pape, comme l'Eglise, ne demande que la liberté pour faire l'œuvre de Dieu.

De grands obstacles s'étaient opposés jusqu'ici à la réconciliation, au détriment des consciences, au dam de la patrie et de l'Eglise. L'Italie s'était faite contre le Pape par la maçonnerie dont Cavour et Garibaldi furent les instruments. L'unité italienne était représentée comme le triomphe du laïcisme, comme la victoire de la raison émancipée sur la foi, comme le coup décisif porté à la théocratie et au gouvernement des prêtres, comme la revanche de l'Etat sur les empiétements du sacerdoce.

Ainsi s'exprime justement M. Goyau, dans une étude sur *Le Cardinal Rampolla*. L'unité italienne, réalisée à coup de spoliations, était couvée par les Loges et, à chaque fois qu'il fut question d'accommodements, elles étaient là pour faire avorter la combinaison. Aussi longtemps que cette idée prévalut, tout effort devait échouer. On se souvient notamment de l'échec des conversations engagées sous Léon XIII avec Mgr Bonomelli, évêque de Cremona et le R^m Abbé Tosti. La Maçonnerie s'émoussa et les entretiens furent rompus ; c'était sous le ministère Crispi.

Il faut loyalement le reconnaître : le fascisme a tué l'idée antipapale de l'unité italienne et, en faisant disparaître ce formidable obstacle, a rendu possible la réconciliation.

J'ai rappelé dans un précédent article la discussion qui s'éleva, en 1921, dans la Presse et au Parlement sur la question romaine où le revirement des anciennes conceptions y est manifeste. On sent qu'un esprit nouveau a passé sur l'Italie. Voici, à cet égard, un témoignage curieux : c'est un fragment du discours prononcé le 21 juin, à Montecitorio, par Mussolini, qui n'était encore que le leader d'une vingtaine de fascistes. Je cite, d'après un article qui vient de faire paraître dans la *Revue générale* du 15 février M. l'abbé Devoghel :

« Il y a, dit ce jour-là M. Mussolini, un problème qui s'élève bien plus haut que tous ces problèmes contingents et sur lequel je réclame l'attention du parti populaire et c'est le problème historique des rapports qui peuvent intervenir entre l'Italie et le Vatican.

» Nous tous qui de quinze à vingt ans nous sommes imprégnés de littérature carduccienne, nous avons haï ce « vieux loup cruel » qu'était le Vatican : c'est ainsi qu'en parlait Carducci, je crois, dans son ode : « A Ferrare ». Nous avons entendu parler d'un « sombre pontife du mystère » auquel faisait contre-poids un poète annonciateur de l'auguste vérité et de l'avenir. Nous avons entendu parler d'une vierge du Tibre à la noire chevelure qui, plus tard, monterait au pèlerin aventureux vers Saint-Pierre les décombres d'une ruine sans nom.

» Mais tout cela, qui, relégué dans le champ de la littérature, peut être très brillant, aujourd'hui, à nous fascistes, esprits éminemment sans préjugés, semble pas mal anachronique !

» J'affirme que la tradition latine et impériale de Rome est représentée aujourd'hui par le catholicisme.

» Si, comme le disait Mommsen il y a vingt-cinq ou trente ans, on ne peut rester à Rome sans une idée universelle, je pense et j'affirme que l'unique idée universelle qui existe aujourd'hui à Rome, c'est celle qui rayonne du Vatican.

» Je suis fort inquiet quand je vois se former des églises nationales parce que je pense qu'il y a là des millions et des millions d'hommes qui ne regardent plus vers l'Italie et vers Rome. Raison pour laquelle j'avance cette hypothèse : je pense même que si le Vatican renonce définitivement à ses rêves de pouvoir temporel — et je crois qu'il est déjà sur cette voie — l'Italie profane ou laïque devrait fournir au Vatican les secours matériels, les facilités matérielles pour les écoles, les églises, les hôpitaux ou autre chose qu'une puissance profane tient à sa disposition. Parce que le développement du catholicisme dans le monde, l'accroissement des 400 millions d'hommes qui dans toutes les parties du monde regardent vers Rome est un intérêt et un orgueil aussi pour nous qui sommes Italiens. »

Mussolini ne conçoit pas Rome sans la Papauté qui, à ses yeux, représente la tradition latine et impériale, qui est l'âme de Rome. Le chef du fascisme renversait l'idée de Carducci et des Loges. Dès lors, il voulait la cohabitation des deux puissances dans des conditions de liberté et d'indépendance réciproques. Le *pouvoir temporel* dont il annonçait l'abandon devait, en réalité, se réduire à une étendue territoriale qui n'exciterait plus d'ombrage.

Car il fallait compter aussi avec cette difficulté, les susceptibilités du fascisme au sujet de l'intégrité territoriale. Pie XI « voulant traiter comme un père avec ses fils », s'est contenté de la portion congrue, retenant l'indispensable, ne se souciant pas des complications du gouvernement d'un Etat moderne. Pas un pouce du sol italien, avait dit le Duce ; lui aussi a fait une honorable concession. Il est intéressant de noter que le capital à verser est alloué en compensation des provinces reprises par l'Italie.

Il paraît aussi, à première vue, que le principat temporel aurait été entouré de garanties plus solides, s'il avait été couvert par la ratification de la Société des Nations. C'était le point délicat. Jamais l'Italie, la fière et ombrageuse Italie de Mussolini, n'eût consenti à une intervention de puissances étrangères dans ses rapports avec le Vatican, elle n'eût pas accepté ce contrôle et le Vatican, à son tour, en cas de violation d'une clause du Traité, n'aurait pas usé sans péril de son recours à la S. D. N.

Le Pape et Mussolini se sont compris, ils se sont donné la main, ils ont compté exclusivement l'un sur l'autre. Le Pape fera confiance au peuple italien et ces deux paroles d'honneur échangées, le 11 février 1929, sont la suprême garantie.

Les conséquences politiques d'un tel acte dépassent toutes les prévisions. L'Italie passe au premier rang des puissances catholiques, elle bénéficie du prestige immense de la Papauté universelle, elle sera chère désormais à tout catholique, parce que le Pape lui est redevable de cette indépendance dont il est comptable au monde. Le chef du gouvernement, qui a osé ce que nul n'avait osé, qui s'est affranchi de la tyrannie des Loges, qui s'est uniquement inspiré des intérêts supérieurs de la nation, voit son aut rité grandir, le fascisme recevoir sa consécration qui le légitime et assure sa solidité. L'œuvre grandiose accomplie par le Duce ne peut disparaître avec lui, il a engagé l'avenir.

On l'a souvent comparé à Bonaparte et certes, il a quelque chose de ce génie aquilin ; il faut remonter au Concordat conclu entre Pie VII et Napoléon pour trouver dans l'histoire un digne pendant du traité du 11 février. Comme Napoléon, Mussolini clôt une période d'anarchie et ouvre les portes radieuses d'un grand avenir.

J. SCHYRGENS.

MEXIQUE

Aux débuts d'une présidence

I. — La situation économique.

Dans son rapport présidentiel du 1^{er} septembre dernier, le président Callés déclarait que, depuis le début de son gouvernement il avait rétabli le crédit national, continué le vaste programme d'irrigation et de voies de communication et développé sous toutes ses formes la petite propriété.

Voyons la réalité des faits. Les journaux mexicains annoncent continuellement la fermeture de fabriques importantes, la liquidation judiciaire de grands commerces, la banqueroute de maisons réputées. La cause de ces désastres est, d'une part, l'excès de contributions, d'autre part, les continuelles difficultés avec les ouvriers socialistes appuyés par le gouvernement.

L'agriculture a été ruinée par la création et la répartition des « terrains publics » (*ejidos*).

Le terrain abonde au Mexique (2,000,000 de km² pour 16,000,000 d'habitants) et sans arrêt s'est créée la petite propriété aux dépens des « haciendas » florissantes, mais ce sont les dirigeants qui en ont profité.

Cette banqueroute économique a été encore aggravée par la mise en vigueur du nouveau code civil, dans lequel la propriété devient un mythe. De quelques études critiques publiées par divers avocats, nous extrayons à ce sujet les jugements suivants :

Le licencié José L. Cosío dit que selon le nouveau code « la propriété privée est soumise à la restriction de l'appropriation pour obtenir une répartition équitable de la richesse publique ». Le propriétaire d'une maison n'a pas le droit d'empêcher que quiconque se croit menacé d'un dommage, occupe ou détruise sa maison. Il sera aussitôt indemnisé (?). La propriété déjà limitée par les lois actuelles pourra l'être dans la suite par les *règlements administratifs*. On édifiera le patrimoine familial en déclarant

sa formation d'utilité publique et en s'emparant par expropriation des terrains et des maisons dont on aura besoin. Le nouveau code civil sape le droit de propriété. Non seulement le patrimoine familial se forme en diminuant le patrimoine des autres, mais on peut même dire, comme le prouve l'avocat Borja Soriano, professeur de Droit commercial et de Droit civil à l'École libre de Droit et à l'École nationale de Jurisprudence, qu'il propose que la propriété soit transmise par endossement! Naturellement, ceux qui possèdent, ne fût-ce qu'une maison, se sont alarmés; on voit des propriétaires mettre leur maison en vente crainte d'une expropriation « pour cause d'utilité publique ».

Sans doute, le problème de l'exploitation rurale et de la propriété est complexe au Mexique, mais les principes du nouveau code ouvrent la porte à tous les abus administratifs.

Quelques autres indices du marasme actuel. Les chemins de fer sont en pleine faillite. La production du pétrole diminue chaque jour et son exportation est moins rémunératrice.

Tout cela provoque une crise économique telle que le gouvernement n'y trouve pas de remède. « Le secrétariat des Finances prévoit que, pour l'an prochain, les recettes du Trésor public diminueront d'au moins 20,000,000 de pesos, par rapport à celles de l'année en cours. » (*Excelsior*, 2-10-28). Pour pallier au manque d'argent, le gouvernement a recouru au procédé des « prêts forcés ». Il a d'abord obligé les compagnies minières à signer des titres qui furent escomptés par la Banque de Montréal, celle-ci ne voulant pas prêter directement à Calles. Il a essayé de mener à bonne fin la même manœuvre avec les compagnies de brasseurs, de qui il a exigé de la même façon le paiement anticipé des impôts. Les lettres du Mexique assurent que la situation économique est épouvantable et que la misère gagne le pays.

II. — La situation diplomatique.

Le gouvernement des Etats-Unis continue à accorder au gouvernement mexicain un appui non dissimulé. S. Exc. M. James R. Sheffield, ambassadeur des Etats-Unis au Mexique, le prédécesseur de l'ambassadeur actuel, M. Morrow, a eu soin d'informer son gouvernement des crimes du régime calliste, mais on n'en a pas tenu compte parce que les intérêts matériels priment la justice.

Le président Coolidge, s'adressant au Congrès de l'église « épiscopale » réuni à Washington, déclarait, le 10 octobre dernier : « Nous ne devons pas oublier que notre droit à la liberté, que le fondement de nos principes de justice, que nos devoirs réciproques à l'intérieur du pays et nos devoirs d'humanité à l'extérieur, que la confiance nécessaire en toute circonstance pour entretenir nos relations économiques et sociales et finalement pour constituer notre propre gouvernement, reposent uniquement sur la religion. » « Si les liens de nos convictions religieuses venaient à se relâcher, les garanties qu'elles présentent pour la sauvegarde de la vie et de la liberté, tous les droits qui reposent sur elles disparaîtraient. » « Le gouvernement organisé et la société organisée ont déjà réalisé beaucoup de choses et peuvent faire davantage encore. Leurs efforts sont toujours indispensables, mais sans l'inspiration de la foi, sans l'exercice de la religion, ils sont impuissants à servir les aspirations de l'humanité. C'est précisément dans cette voie que nous devons chercher les fondements inébranlables de l'exercice de la charité, la douceur de l'amour fraternel et le renoncement des vies consacrées. » (*Diario de El Paso*, 12-10-28). M. Coolidge, convaincu de ce qui précède, se contredit d'une façon flagrante, par son attitude envers la République du Mexique.

Le président Coolidge sait parfaitement que toutes ces réalités vénérables sont foulées aux pieds par le gouvernement mexicain. Il le sait, mais il n'a cessé d'appuyer franchement Calles parce que celui-ci a cédé en tout ce qui se rapporte aux intérêts « pétroliers » et à ceux des banquiers de Wall-Street.

Mgr Drossaerts, archevêque de San-Antonio (Texas, Etats-Unis), n'a pas hésité à crier au scandale :

« La liberté a été crucifiée à nos portes mêmes et les Etats-Unis contempnent cela avec indifférence. Pas une voix de protestation ne s'élève; il semble que le despotisme se soit rendu populaire parmi nous. N'envoyons-nous pas des ambassades de « bonne volonté » à Mexico? Ne nous efforçons-nous pas de conquérir l'amitié et la faveur de ces hommes mêmes dont les mains baignent dans le sang d'innombrables victimes? Ne gagnons-nous pas l'amitié de Calles en lui envoyant des avions avec lesquels il

bombarde les héros, qui meurent pour la liberté de conscience dans l'Etat de Jalisco? » (Oraison funèbre prononcée aux obsèques de Mgr Valdespino.) Mgr Drossaerts osait ajouter : « Qu'on lève l'embargo sur les armes et quatre millions de Mexicains viendront rapidement à bout des 200,000 bolcheviks qui soutiennent le tyran Calles opprimant notre voisine du Sud. » (*La Prensa*, de San-Antonio.)

Quant à M. Dwight Morrow, l'ambassadeur actuel des Etats-Unis au Mexique, non seulement il s'est converti en protecteur et ami personnel de Calles, mais il se mêle de la politique nationale... Dès à présent il y a lieu de remarquer qu'il y est intéressé à divers titres. Morrow est banquier de la Maison Morgan (la funeste Maison Morgan à laquelle le Mexique doit une grande part de ses malheurs). La Maison Morgan a de gros intérêts au Mexique; le Mexique doit compter avec elle pour le règlement de sa dette avec les Etats-Unis.

Calles passait chaque semaine plusieurs heures à l'ambassade des Etats-Unis; parfois il allait journellement causer avec Morrow. De même le ministre des Finances, Louis Montes de Oca, rendait visite à Morrow pour le consulter « étant donnée l'expérience financière qu'il a comme banquier ». En s'acheminant vers la Chambre des députés pour lire le manifeste présidentiel le 1^{er} septembre dernier « Calles allait, mollement étendu sur les sièges ouatés de sa magnifique Lincoln, conversant amicalement avec l'ambassadeur Morrow, véritable président effectif du Mexique. » (*Revista Católica*, 16 sept. 1938). Lorsque Calles eut terminé son discours, le corps diplomatique qui assistait selon l'usage à l'ouverture des Chambres, garda une attitude courtoise mais digne et réservée; l'ambassadeur Morrow approuva bruyamment les paroles de Calles. (*Revista Católica*, même date.)

L'attitude de l'ambassadeur Morrow a suscité une profonde indignation parmi les Mexicains. Dans la nuit du 6 septembre dernier, un manifeste adressé à M. Morrow, fut affiché dans les principales rues de Mexico et communiqué au corps diplomatique et consulaire. Dans ce message le peuple exprime à Morrow son mécontentement, le prie de renoncer à son ambassade et fait ressortir le contraste qui existe entre la conduite irréprochable de l'ambassadeur précédent, S. Exc. M. Sheffield « dont le nom et le souvenir seront toujours chers au peuple mexicain » et la conduite de l'ambassadeur actuel, défenseur de Calles et de Portes Gil.

Dans ces relations sans nuages, une ombre faillit un jour surgir. Elle fut vite dissipée.

Le gouvernement de Calles, par l'entremise de son ambassadeur à Washington, avait adressé une plainte au gouvernement des Etats-Unis. Cette plainte visait le procureur du District de Laredo (Texas), John A. Valls; celui-ci avait refusé de recevoir dans ses bureaux les représentants de Calles. Transmise par le département américain des Affaires étrangères au gouverneur de l'Etat du Texas, M. Moody, celui-ci remit la plainte au procureur Valls. Voici l'intéressante réponse du Procureur : « Me référant à la demande qui m'invite à indiquer succinctement les motifs qui m'ont irrévocablement décidé à refuser l'accès de mon bureau aux représentants du gouvernement actuel du Mexique et à justifier mon refus persistant d'entretenir des relations avec les représentants susdits, j'ai l'honneur de vous répondre que : « Je possède des preuves de la complicité d'Alvaro Obrégon et de Plutarque Elias Calles dans l'assassinat du général Lucio Blanco et du colonel Aurelio Martinez perpétré dans cette ville le 22 juin 1922. J'ai la preuve irréfutable qu'Obrégon et Calles, travaillant ensemble avec d'autres Mexicains, ont tramé un complot pour s'emparer de L. Blanco et d'A. Martinez et les assassiner. Dans les mêmes circonstances et vers la même époque, le chef de la police secrète de Mexico, le colonel Ramon Garcia a été assassiné et dans ses poches on a trouvé la clef des « menottes » avec lesquelles il avait réduit à l'impuissance Blanco et Martinez. Pour ces raisons, il ne peut exister de relations amicales entre les violeurs de la loi et les représentants de la loi, ni avec le procureur de District de cette région. Pour ces raisons, je continuerai à refuser l'accès de mon bureau aux représentants d'un gouvernement qui, d'une façon aussi flagrante, viole les lois de l'Etat du Texas. Le Département d'Etat se comporte en intrus impudent lorsqu'il essaye de mettre sa puissante influence au service des violeurs de la loi, si élevée que soit leur situation, si imposante que soit leur autorité. Que

le gouvernement du Mexique sache que je suis, seul, procureur du District et que je ne supporterai ni ne tolérerai aucune intervention quelle qu'elle soit dans l'accomplissement de mes devoirs officiels. » (*Diario de El Paso*, 1-9-28.)

En présence de documents comme celui-ci, tout commentaire serait superflu. Il ne reste qu'à méditer sur l'attitude du gouvernement américain qui, contre toute justice, a confirmé son appui à Calles, « le président le plus odieux que le Mexique ait connu », selon le mot de Vasconcelos.

Résumons. Les relations entre le gouvernement de Calles et le gouvernement des Etats-Unis sont amicales. C'est ce qui explique que Calles soit resté au pouvoir. Sans l'appui des Etats-Unis, le gouvernement de Calles ni celui de Portes Gil ne durerait pas deux mois. Le célèbre écrivain libéral mexicain Némésio Garcia Naranjo ne l'a-t-il pas déclaré : « Quand les despotes se prévalent d'un accord avec le président des Etats-Unis, il n'y a pas moyen de les destituer. »

New-York.

ANDRES BARQUIN Y RUIZ.

GRÈCE

M. Venizelos

D'une intéressante étude dans le dernier numéro de la Revue des Deux Mondes, ces deux extraits :

A la Conférence de la Paix, M. Venizelos retrouva le légitime bénéfice des batailles qu'il avait livrées et gagnées, dans sa propre patrie, pour la cause des Alliés. Français, Anglais, Américains, sinon Italiens, lui en surent gré. S'il ne fut pas vu sans méfiance par MM. Orlando et Sonnino, il eut d'emblée les sympathies de M. Clemenceau, qui, helléniste, tout nourri de philosophie et d'éloquence grecques, était philhellène, de M. Lloyd George, pour des raisons où la haute culture avait certainement moins de part que la simple politique, enfin de M. Wilson, dont les préférences en Orient allaient aux peuples de civilisation chrétienne. Au surplus, sa situation parmi les délégués de tous les Etats, grands ou petits, fut celle que font aisément comprendre sa notoriété et son prestigieux passé.

Elle s'accrut encore du travail formidable qu'il fournit dans ses services installés à l'hôtel Mercédès, et de la documentation abondante que ce labeur mit à sa disposition, sur toutes les questions où l'intérêt de la Grèce fut en jeu : statistique, géographie, ethnographie, histoire, furent mises à contribution pour appuyer ses prétentions. Représentant d'une des Puissances dites « à intérêts limités », il fit bientôt voir que la limite des intérêts limités de la Grèce se trouvait située assez loin : et, chose plus difficile, il y porta les frontières du pays. Par les traités de Neuilly et de Sévres, il procura à la Grèce, — sur les dépouilles de la Bulgarie, coupée du littoral de l'Égée, et de la Turquie, réduite à Constantinople et à une tête de pont en Europe, — la Thrace orientale avec Dédéagatch, une des rives de la Marmara, des Dardanelles et de l'Archipel, les îles d'Imbros, Tenedos et Samothrace, la majeure partie de l'Épire du nord, en Asie Mineure Smyrne et une belle zone autour. Un accord avec les Anglais lui valut la promesse, — révoquée depuis, — de Chypre dans un délai déterminé, et cet accord anglo-grec lui en rapporta un avec les Italiens, — également caduc depuis, — prévoyant la remise du Dodécannèse pour l'époque hellénique et c'est pourquoi la Grèce se trouvait bien servie par les traités.

Ce n'était plus seulement aux yeux de ses propres partisans, c'était à ceux du monde politique entier que M. Venizelos était un ensorceleur, une sirène. S'il eût traité avec des Arabes, ils lui eussent reconnu la *barraka*, la bénédiction spéciale qui confère la chance. Un jour, alors que les Italiens venaient de quitter la Conférence avec éclat, M. Lloyd George le fit appeler et, lui expliquant que les progrès du nationalisme turc en Asie Mineure inspiraient des soucis, lui demanda si les Grecs seraient en mesure de débarquer à Smyrne dans un délai de trois ou quatre jours. Embarrassé par la brièveté du délai, mais comprenant immédiatement qu'il y a là une occasion à ne pas laisser échapper, M. Venizelos s'empresse de répondre oui. Les instructions sont aussitôt envoyées à Athènes, où l'on fait diligence, et le débarquement

s'opère à Smyrne quatre ou cinq jours plus tard. C'est ainsi que la Grèce prit pied en Asie Mineure. Ce fut de même à la demande des Anglais, de plus en plus férus de M. Venizelos et voyant dans la Grèce l'instrument de la répression du kémalisme turc, que les troupes grecques furent, plus tard, poussées jusqu'à une ligne allant de Smyrne à Brousse.

Les Grecs du royaume et de partout ne purent pas ne pas tresser des couronnes à M. Venizelos, après des succès si substantiels.

M. Venizelos se démit du pouvoir et quitta la Grèce, où rentra le roi Constantin. Il s'établit dans le Midi de la France et voyagea, visitant, entre autres pays, les Etats-Unis. Lors d'un de ses passages à Paris, comme on lui demandait ses pronostics sur les aînés d'Orient, il prédit la victoire des Turcs, les revers des Grecs, des horreurs sans nom au détriment des chrétiens d'Asie Mineure et, en fin de compte, l'abaissement des grandes Puissances devant la Turquie ressuscitée. Il était donc sans illusion sur l'avenir, car il ne se dissimulait pas les difficultés de la situation où se trouvait la Grèce, en face des forces de Moustapha Kemal, et il ne savait que trop l'avoir laissée en de mauvaises mains, au moment où elle aurait eu le plus besoin des siennes. L'opinion publique européenne ne l'a généralement pas absous de toute responsabilité dans les désastres sans précédent qui s'abattirent sur sa patrie, sous le second principat de Constantin. C'est une thèse soutenable. Mais, s'il est vrai que la position dans laquelle il avait placé la Grèce en Asie Mineure était devenue risquée, il l'est aussi que le roi Constantin changea le haut commandement de l'armée grecque, proscrivit des cadres beaucoup d'officiers vénizélistes de tout grade, étendit et avança considérablement le front hellénique, enfin passa à l'offensive contre les Turcs.

La révolution militaire qui, en septembre 1921, chassa de nouveau le roi Constantin, après la débâcle d'Asie Mineure, rendit M. Venizelos, sinon à la vie publique, du moins à l'activité diplomatique, en lui imposant le plus pénible des devoirs : celui de représenter sa patrie vaincue à la conférence de Lausanne.

Le gouvernement qui s'était constitué à Athènes et qui s'efforçait de mettre la Grèce à l'abri d'une insulte sur son territoire, en rassemblant hâtivement les débris de sa force armée, demanda comme un sacrifice à l'ancien président du Conseil d'assumer cette douloureuse mission. Il l'accepta, quoiqu'il lui en coûtât, et s'en acquitta sans défaillance. Ceux qui l'ont vu à l'œuvre à cette époque ont senti ce qu'eut de cruel pour lui, plus que pour tout autre de ses compatriotes, le rôle qui lui incombait. Il eut à coopérer en quelque sorte à la destruction d'une partie de ce qu'il avait fait. Les suites du désastre grec, le massacre ou l'expulsion en masse des Hellènes d'Asie Mineure, avaient supprimé jusqu'à la raison d'être des gains que M. Venizelos avait procurés à la Grèce de l'autre côté de l'Égée. L'hellénisme était purement et simplement détruit dans cette région. L'installation des nationalistes turcs à Constantinople, l'invasion de la Thrace orientale, avaient entraîné la perte de tout ce que la Grèce avait acquis en 1919, le long et en arrière du rivage de la Marmara et de la presqu'île de Gallipoli. Le nouveau régime qu'il allait falloir élaborer pour les détroits rendait probable la perte d'Imbros et de Tenedos. M. Venizelos eut beaucoup de peine à repousser les revendications que les Turcs, enivrés de leur victoire, élevaient sur les territoires annexés par la Grèce avant 1914, et à obtenir que fussent sauvegardées les acquisitions faites à la suite de guerres balkaniques. Il réussit aussi à écarter la demande d'une indemnité de guerre. « Vous comprenez, confia-t-il lui-même à un interlocuteur avant la signature du traité de Lausanne, qu'après les traités de victoire que j'ai signés, il me faut beaucoup de courage pour accepter de signer le traité de défaite d'aujourd'hui. Mais si je refusais de rendre ce service à ma patrie, ce serait lâche de ma part. J'accomplirai donc mon triste devoir jusqu'au bout. » Il apposa sa signature en 1922 au bas de l'acte, d'ailleurs honorable, qui amputait son œuvre de ce qu'il avait ajouté, au prix de quels efforts ! grâce à l'intervention de la Grèce dans la guerre européenne, et qui faisait rétrograder son pays des frontières de 1920 à celles de 1913.